

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
ROGER GODEL.....	L'humanité veut des hommes..... 517
GASTON WIET.....	Une Page d'histoire..... 529
YVETTE HABIB.....	Promenade à travers les fouilles de Touna el- Gabal..... 552
HENRI EL-KAYEM.....	Poèmes..... 573
ALEXANDRE PAPADOPOULO..	Un philosophe entre deux défaites (<i>suite</i>)... 575
GASTON WIET.....	Les Trois Contes de l'Amour et de la Mort... 607
LIEUTENANT LAVAL.....	Mémoire inédit sur l'Expédition d'Égypte... 611

ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaires des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

L'HUMANITÉ VEUT DES HOMMES.

Comme aux jours où s'éveillait la Pensée, l'humanité de notre temps se heurte au problème du Destin. Elle éprouve de nouveau la rude angoisse d'Eschyle. Avec lui elle se demande : sur cette terre dominée par les dieux et les lois de la nature, quelle capacité d'action, quelle espérance peut-on fonder sur la volonté des hommes ?

Si elle élève son regard au delà des ruines amoncelées par la tourmente, ce n'est pas l'heureux arc-en-ciel d'Iris qui l'accueille mais la vision d'un univers de mécanique, de production, d'économie, d'échanges. Colossale machinerie annonciatrice de servitudes.

Ce monde à venir s'élabore sous nos yeux : un réseau de matières et d'énergie que tisse l'ingéniosité technique.

C'est un piège.

Ses mailles s'étendent. Elles couvrent et déterminent toutes activités humaines. Aujourd'hui, le génie conscient de son pouvoir ne veut plus qu'inventer ou découvrir, que dessiner des épures, établir des devis, tenir à jour de gigantesques bilans.

Parce qu'il compose des machines ayant forme d'organismes et qui de jour en jour lui ressemblent plus miraculeusement, parce qu'il les pourvoit de nerfs, de réflexes, d'autorité, l'homme en retour incline son âme vers la structure de l'outil.

Bientôt il ne pourra réfléchir qu'en termes de technique.

Beaucoup d'hommes de science acceptent pour l'espèce humaine cette limitation de capacité — orientation exclusive vers l'accroissement de puissance. Ils s'élèvent contre les rêveurs ou les humanistes qu'effrayent les conquêtes de l'intelligence ouvrière en travail. «Trop de niaiseries, protestent-ils, ont été écrites sur les dangers du machinisme et de la mécanisation. Croit-on, simplement, pouvoir déraciner par la vertu d'un décret l'irrépressible instinct d'ingénieur que l'Homme porte en germe dans sa structure ! Dès l'origine, cette force afflue dans l'impulsion des mains à l'ouvrage ; un village, une cité, un théâtre s'élèvent : machinerie statique.»

L'intelligence naissante demeure en arrêt devant la matière. Elle la considère, s'insinue en elle, l'épouse, l'anime ; et, par sa volonté, elle la meut.

Ainsi s'édifie la machine sous la double loi de la nature brute et de la conscience.

Retenons ce pacte. Le destin de l'humanité réside en lui.

L'homme, entraîné par le jeu de son pouvoir se laissera-t-il envahir tout entier et fasciner par le démon de la création industrielle ? Devra-t-il porter toujours et de plus en plus profondément inscrits dans sa substance, les stigmates de l'œuvre pétrie de matière ?

Ou bien, résolu à sauvegarder en lui-même les traits proprement humains, osera-t-il imposer un ordre supérieur de spiritualité — un ordre de justice, un ordre social et fraternel — à sa propre intelligence en mal d'invention et de richesse ?

Dans l'instant présent de l'histoire, sa survie repose sur cette alternative.

L'humanité veut des hommes.

Conquise par l'esprit technique, — miroir où se reflète le monde de la matière avec ses mouvements et ses lois — la conscience est en péril de mort.

Sur les champs du cerveau humain, comme dans une

cire, s'approfondissent et s'étendent de nouvelles empreintes. Elles gravent les courants de pensée et les détours de l'intelligence par lesquels la science physique s'exprime : jeux de matière et d'énergie.

L'univers, insidieusement, projette ses images jusqu'au tréfonds de l'âme, fait irruption en elle, la déshumanise. Car les lois qui régissent la matière inanimée s'opposent à celles qui président aux activités de l'Esprit.

Le pacte est rompu. Tandis que se consomme sa défaite l'homme croit posséder le monde.

Il pèse, mesure, définit, dessine, détruit, construit. Sans cesse il étend plus loin son emprise sur les choses, aiguise ses pointes d'investigation, amasse autour de son être un noyau toujours plus dense d'énergie.

Sa conscience n'est plus que visions de matière ou d'ondes et de mouvements, relations, interférences, action, accaparement du monde et riposte aux défenses.

Sur le champ de sa pensée vient s'imprimer le sceau d'un univers sans éthique où règne inexorablement la loi des nombres et des forces.

Quel refuge reste-t-il à l'homme dans un cerveau que sillonnent de telles charges d'énergie?

Ne nous récrions pas trop vite.

Faut-il tant s'émouvoir devant la disparition d'une désuète physionomie du vieil homme?

Tandis que ses traits antiques s'effacent, des forces de rénovation se combattent en lui. Hors de son être jaillissent soudain de nouvelles formes.

Ses membres, mus par des réflexes infailibles, se prolongent puissamment en machines efficaces. Des antennes de détection se posent sur ses sens, appellent de l'infini vers lui des forces secrètes. Au cœur de ce double courant d'aspiration et de projection d'énergies, la personnalité — centre d'intégration et de riposte — s'accroît démesurément en ampleur et complexité.

Tel est déjà l'homme en voie de mutation : étrange métamorphose, celle qui réduit l'individu à ne plus être que le foyer de rencontre et le lieu d'intersection d'une multitude de lois physiques !

Sise à ce centre d'entrecroisements, la Pensée consciente apparaît, au regard d'un spectateur lointain, simplement comme un point de lumière. Son éclat scintille au sein d'un obscur abîme de rayonnements aveugles : réceptacle de forces à l'état brut où s'alimentent ses feux.

L'homme :

Centre d'impact, puis de décharge.

Cœur où se condensent et s'élaborent les énergies de quelque gigantesque pieuvre.

Affluant en lui, de toutes parts et refluant, le monde physique submerge les vertus humaines, accapare la conscience et ne laisse survivre que l'ambition : puissance dévastatrice.

En ce temps où l'humanité se trouve tout à coup promue à un degré de puissance pour laquelle son caractère n'a point eu le temps de s'adapter, il faut choisir.

Opter contre la tentation et les furies de l'ambition.

Toute société connaît aujourd'hui l'avant-goût du néant. Jamais le monde ne fut mis en péril et infesté par autant de monstres.

Avec une prodigieuse rapidité l'intelligence a fleuri, — telle une plante aux vertus magiques et chargée de poisons, — sur le corps d'une humanité retenue dans la gaine de sa germination lente, embryonnaire... peut-être avortée.

L'esprit a jeté ses racines, profondément, dans cette substance animale que hantent autant que jadis ses rêves de brute.

Insoumise au règne de la pensée, dévorée d'ambitions, l'humanité veut des hommes.

Au sein de toute société menacée de mort par l'anarchie, par l'égoïste volonté de puissance de ses membres

et leur trop grande capacité de nuire, naissent des courants spirituels : doctrines de salut. Dépassant la mesure des individus, elles en appellent à cet instinct de cohésion qui ne fait défaut à aucun d'eux.

Une éthique s'éveille.

Elle convie les hommes à quelque forme supérieure de rassemblement.

Cette confuse volonté de survivre qui anime le groupe, lui assurant sa permanence, suscite dans les âmes l'esprit de civisme.

Ou bien elle s'exalte et modèle une figure exemplaire : celle du chef.

Tout chef véritable se couvre d'une éthique. Il prend visage de philosophe et de combattant.

Et si sa destinée doit s'accomplir hors de l'action politique, il florit en forme de sage et d'initiateur. Vers lui viennent confluer les courants spirituels en suspens. Leur trop inconsistante fluidité se cristallise dans son œuvre, s'illumine, étincelle sur les multiples facettes du joyau.

S'il est vrai que des sociétés en péril aient puisé à de certaines sources les germes d'une vie collective renouvelée, on voudrait connaître cette force mystérieuse par quoi la résurrection s'accomplit.

C'est par voie biologique que ce problème se laisse aborder.

Tout conglomérat d'hommes — nation, peuple, race, tribu, — lié par les éléments d'assemblage d'un passé commun, par la filiation du sang, la culture, l'économie, se comporte en organisme indécomposable. Considérons-le depuis qu'il émerge, croissant et dégénérant en masse selon ses lois propres.

Deux courants d'influence le portent dans un même temps vers des destins contraires : tandis que des forces dissolvantes s'attaquent à sa cohésion et tendent à en rompre l'unité, une puissance de rassemblement et de

synthèse travaille sans cesse à recomposer l'harmonie.

Ce problème doit nous retenir un instant. Les énergies destructives procèdent à la fois du plan le plus inférieur et aveugle des fonctions mentales : celui des passions, celui des désirs ; et aussi du lieu le plus élevé : du faisceau de lumière que projette l'intelligence froide.

C'est la logique raisonneuse qui, nécessairement et inexorablement, afin de pouvoir rebâtir sur des bases éprouvées, corrode au préalable, puis ébranle, et balaye devant elle croyances, superstitions, sentiments, traditions.

Ainsi l'intelligence pure, dans sa volonté révolutionnaire d'émancipation, agit en ennemie.

De sa lame d'acier, elle détache de l'homme son héritage de foi, bon ou mauvais ; elle dénude son âme.

Désarmé, elle le projette au milieu d'un monde obscur et hostile.

L'intelligence, libre de ses démarches, ne connaît ni remords, ni pitié.

Et que dire de sa frénésie dévastatrice lorsque les ressorts de l'ambition la sous-tendent !

Si un vigoureux instinct de préservation et de synthèse sociales, surimposé dès l'origine à la structure de l'homme, ne s'éveillait au sein même des germes de dislocation, une vaste part d'humanité eût sans doute depuis longtemps péri.

Mais avec l'inclination irrésistible à se constituer en groupe, l'homme a reçu en don le pouvoir éventuel de renoncer à soi-même, à sa cupidité naturelle, à son intérêt d'individualiste.

Une attirance d'affinité, de respect ou d'amour le porte vers d'autres êtres, ses proches, ou l'incline sous la contemplation de quelque haute figure humaine ou divine.

L'esprit se sent captif dans des liens dont il présume toute-puissante la tension.

Plus ou moins longue est la portée de ces chaînes

mais toujours elle dépasse le cercle des intérêts immédiats.

Parfois, seule l'attache se laisse percevoir. Sous le clou qui l'implante on la dirait sensible au corps. Et l'objet vers lequel elle conduit demeure hors de champ.

Acceptation confuse ou tout au contraire réalisation presque charnelle d'une dépendance, d'une solidarité en attente, d'une nécessité métaphysique d'abnégation.

Au cœur de toute conscience spirituelle réside ce sentiment d'une dépendance éthique, soit à l'égard des hommes, soit envers les dieux.

Émotion religieuse, émotion altruiste ; n'est-il pas étrange que ces deux sentiments aient maintenu dans l'âme, toujours aussi profondément, leurs racines !

A travers les millénaires écoulés, leur pouvoir ne semble pas avoir décréu. On les a vu survivre aux crises morales des peuples, à l'usure des doctrines et des théologies et aux assauts de la raison, à l'indignité des clergés et des « bien-pensants ».

Cette immuabilité porte témoignage. Elle établit la réalité d'une conscience spirituelle, fonction éthique.

Et son existence implique, avec l'adhésion de l'esprit à un « objet » l'existence même de cet « Objet ».

Souvenons-nous des extases de Socrate quand « une force singulière le tenait debout, planté depuis le point du jour jusqu'à l'aube du lendemain, à viser quelque idée ».

Ne cherchons point ici à déterminer l'impact de cette ligne de visée ; aux théologiens en mal de définitions, l'arsenal des mots n'a jamais refusé adjectifs et adverbes pour qualifier — ou disqualifier — l'indéfinissable.

Je ne veux connaître que cette force mystérieuse qui incite l'homme à porter son regard au delà de l'immédiat champ de vision organique, à projeter au loin ses énergies hors du monde des profits.

A l'individu elle confère la norme de sa grandeur et résume sa vie en termes de qualité.

Les sociétés — peuples, nations, tribus — lui doivent leur valeur d'harmonie, leur cohésion, leur existence même.

Mais la spiritualité à elle seule ne suffit point à composer un ordre et à lui assurer la durée.

Si l'intelligence froide n'acquiert son pouvoir dévastateur qu'en puisant dans la passion sa capacité de détruire, de même l'esprit, afin de s'élever dans un essor efficace doit prendre appui sur un socle de matière vivante.

Ce support, avec l'énergie de l'envol, lui est donné par le « caractère ».

Ce que nous voulons entendre par ce terme n'est pas aisé à définir. Toutefois chacun se représente assez bien quel sens il faut attribuer à la qualification d'« homme de caractère ».

L'on peut opposer face à face en deux colonnes ses traits, respectivement, à ceux de la passion :

TRAITS DE PASSION.	TRAITS DE CARACTÈRE.
Foi fanatique.....	{ Conviction froide
	{ Fermeté d'intention
Violence, impulsivité.....	{ Fermeté d'exécution
	{ Courage
Ruse.....	Prudence
Dissimulation.....	Réserve
Menaces.....	Avertissements
Sensiblerie.....	Compassion
Orgueil.....	Dignité
Vanité.....	Amour-propre
Obstination.....	Persévérance.

A la versatilité des impulsions passionnelles il convient d'opposer la ferme détermination du caractère et son esprit de mesure. Terre fertile et robuste. Seule terre d'élection pour la spiritualité agissante.

L'humanité doit échapper à la destruction dont la

menacent sa trop grande puissance et sa périlleuse inclination vers la Loi physique.

Avant de s'engager par une pente irréversible vers le chaos, puisse-t-elle faire resurgir les forces de rassemblement et de salut inscrites en héritage au plus profond de son instinct !

Ce ne sont point, certes, les richesses de l'esprit ni celles de l'intelligence qui pourraient lui faire défaut.

Mais qu'importent tous ces biens réunis, — et la suprême sagesse, — s'il ne se trouve des âmes fortes pour recevoir et faire croître la semence ?

En ce temps de péril où les doctrines surabondent, l'humanité appelle au ralliement les caractères fermes à l'épreuve.

Se refusant à mourir, l'humanité veut des hommes.

A quelles sources un peuple pouvait-il puiser des forces de cohésion ?

A l'idéologie des doctrines ? Elle dissimule mal l'ambition des hypocrites.

A la spiritualité ? Mais pour sincère qu'elle fût, elle n'a conduit les âmes le plus souvent qu'à une attitude d'évasion. Aux unes elle a permis de détourner leur regard des difficultés de l'heure et d'éluder leurs devoirs immédiats en s'acquittant à vil prix ; elle a servi à endormir l'amertume des autres, — les déshérités, — à éteindre leurs colères et leurs revendications.

A l'intelligence des élites ? Indifférente au problème du bien et du mal, elle corrodait l'armature de traditions et de foi dont vivaient les peuples ; elle n'échafaudait en échange aucun soutien qui compensât les résistances perdues.

Quant aux sciences techniques, elles n'ont convoité que la puissance matérielle. Impérialismes, désir de destruction s'exaspéraient à mesure que s'accroissaient leurs pouvoirs.

L'humanité pouvait-elle s'acheminer par une ascension régulière vers un ordre supérieur d'équilibre ?

Considérons ses efforts tandis qu'elle lutte sous le joug des idéologies, contre les aberrations et les ambitions de ses meneurs spirituels.

Projetée au cours des siècles dans l'incessante conflagration des forces nées de la technique, c'est miracle si elle a survécu.

Les édifices d'ordre social et de culture qu'à chaque étape de son histoire, son instinct de rassemblement l'incite à construire, s'abattent et s'ensevelissent. Prompte à rebâtir, elle recueille les blocs de l'héritage, reprend l'œuvre et retrouve l'espérance.

Miracle du caractère et de l'esprit.

Aucune puissance de l'esprit, — si haute en soit la qualité — ne s'avère créatrice d'ordre et de permanence si elle ne prend appui sur la ferme structure d'un caractère.

De quelle substance ces organismes privilégiés sont formés, — et quels traits offre leur physionomie, — il nous faut le demander à l'histoire.

Rejetons toute thèse imaginée à priori pour n'observer que le débat.

Dans le cours de la lutte menée par les hommes contre la malfaisance, la confusion, la barbarie, la misère, chaque temps a fait surgir hors de ses ténèbres propres ses propres figures de clarté : des révoltés, des sages, des martyrs, des solitaires, des héros, des saints.

Ceux-là s'évadent et s'isolent, ou bien se donnent pour des chefs.

L'humanité veut des hommes.

Leur statue domine de haut les paysages devant lesquels ils se meuvent ; mais la terre de la patrie demeure collée à leurs pieds. Ils la portent avec eux à travers les siècles ; elle retombe ici et là en boue ou paillettes d'or.

Et c'est dans le dialecte de leur Cité qu'ils nous passent les mots d'ordre et le message.

Ainsi se trouve mêlée de substance périssable la Forme parfaite.

Regardons, de siècle en siècle, contre le fond des

décors et des foules, ces figures d'hommes se libérer de la gangue, affermir leurs traits.

Leurs physionomies sont diverses car chacune réalise un profil, une incidence, un caractère du visage humain. Mais de la synthèse de toutes dans l'harmonie se dégage la Forme éternelle que Platon eût nommée l'Essence de l'Homme.

S'il avait été donné à l'un de nous, — grâce à une existence plusieurs fois millénaire — d'acquérir en personne une expérience vivante de l'histoire, de pénétrer dans les diverses classes et d'assimiler avec clairvoyance les enseignements pratiques issus de ces enquêtes dans le temps, de ces démarches parmi les peuples et les catégories sociales, de quelle sagesse ne se rendrait-il pas le maître !

Indéfiniment, le penseur, le politicien, le réformateur heurtent les mêmes écueils, tombent dans de semblables illusions.

C'est que les pères ne peuvent transmettre aux fils ni la leçon tirée de leurs mésaventures, ni le pouvoir d'éviter les erreurs qu'ils ont eux-mêmes commises.

L'expérience ne passe guère d'une génération à la suivante que sous la forme de conseils, d'exhortations.

Et en vain.

Que ne pouvons-nous vivre, dans notre sentiment — et d'un seul bloc dans notre corps — la véritable histoire des deux cents dernières années ! Notre attitude devant les faits de chaque jour, nos pensées, nos inclinations, nos résistances, nos opinions en seraient transformées.

Mais la vie dans sa brièveté et sa complexité ne nous laisse pas le loisir de nous orienter en ce monde. Elle s'achève avant que nous soyons revenus de notre surprise.

L'histoire s'offre à prolonger pour nous cette durée. Non pas l'histoire des faits bruts : pures abstractions désinsérées de leur cadre de réalités. Mais celle des courants de la pensée, de la foi, des croyances ; l'histoire

des efforts humains, des révoltes, des échecs et des épanouissements éphémères.

Dans l'immense diversité des paysages de son temps et à leur contact, l'homme combat ou se résigne. Il adhère, colle aux cartons du décor ou s'en détache ; tapi en quelque coin sombre il se pervertit, déverse autour de lui pestilence et mort.

Ou bien, résolu à arracher de son être l'antique hérédité bestiale, il cherche une ascèse et les normes éternelles de sa condition d'homme.

Roger GODEL.

UNE PAGE D'HISTOIRE.

Le 15 juin 1940, à onze heures du soir, M. Paul Reynaud remettait au Président Lebrun la démission du Cabinet et le maréchal Pétain était chargé de constituer le nouveau Ministère. Un armistice était demandé le lendemain, parafé le 22 et, dans la nuit du 24 au 25, les hostilités cessaient.

Le mercredi 10 juillet, l'Assemblée nationale, réunie à Vichy, adoptait une motion déclarant abrogée la Constitution de 1875 et s'en remettait au maréchal Pétain du soin de doter la France d'un autre régime.

L'histoire dira donc, en parlant de la France de 1940, l'histoire chronologique tout au moins : en juin et en juillet, le gouvernement français, estimant qu'après la défaite militaire, toute lutte était impossible, décida de mettre bas les armes. Puis, jugeant que les institutions étaient en partie responsables du désastre, il fit abolir les textes législatifs qui représentaient les lois organiques de la nation.

En reprenant l'historique des événements politiques qui se sont alors déroulés en France, nous n'avons pas pour but de susciter des polémiques. Autrement dit, nous ne prétendons pas nous demander si un gouvernement français a eu raison de mettre sa signature au bas de la convention du 22 juin. Nous ne développerons aucune

thèse tendant à prouver que la constitution d'un gouvernement en Afrique du Nord et la continuation officielle de la lutte dans l'empire auraient mieux valu que l'acceptation d'un armistice. Abordant le plan intérieur, nous ne ferons pas l'apologie de la Constitution de 1875, pas plus que nous n'avons l'intention de vilipender le régime démocratique d'antan. Nous ne suivons pas enfin certains publicistes, friands de subtilités juridiques, qui contestent la légitimité du pouvoir du maréchal Pétain. Auraient-ils cent fois raison qu'ils ne modifieraient pas notre manière de voir. Le gouvernement actuel de la France est un fait, et c'est comme tel que nous voulons l'étudier.

Un drame s'est déroulé et il est possible aujourd'hui d'en poursuivre l'analyse sans en faire la critique. Celle-ci, en effet, ne saurait être objective, et c'est parce que nous l'estimons ainsi que nous ne porterons aucun jugement sur ces deux événements capitaux : cessation du combat et déchéance de la République.

Évidemment une simple narration peut être produite de telle façon qu'elle entraîne une appréciation. Nous avons prévu le cas. Aussi nos documents ne proviennent-ils que d'une seule source. Nous nous sommes défié des renseignements systématiquement hostiles aux tendances récentes de la France. Au contraire, nous empruntons nos informations à un historiographe officiel, à un apologiste convaincu, chargé de par ses fonctions mêmes d'éclairer l'opinion publique. Une importante brochure a paru en novembre dernier, intitulée : *Toute la vérité sur un mois dramatique de notre histoire*. Elle est due à la plume de M. Jean Montigny, député de la Sarthe, qui était alors Secrétaire général à l'information. Nous n'ignorons pas que M. Montigny a partagé la disgrâce de M. Laval, mais nous n'avons pas entendu dire que son opuscule ait été saisi, et nous avons donc la possibilité d'y voir un exposé officiel de l'évolution des faits et de l'attitude des personnages.

*
* *

Et tout d'abord, les deux politiques, avec leurs principaux protagonistes. « M. Paul Reynaud et M. Georges Mandel avaient décidé de laisser la France entière livrée à une invasion que nos armes ne pouvaient plus arrêter et de partir au delà des mers, le Gouvernement, installé en Algérie ou en Afrique occidentale, devant continuer la lutte aux côtés de la Grande-Bretagne. Dans une allocution radiodiffusée, M. Paul Reynaud n'avait-il pas dit : « Nous lutterons en avant de Paris, nous lutterons en « arrière de Paris, nous nous enfermerons dans une de « nos provinces et, si nous en sommes chassés, nous irons « en Afrique du Nord et au besoin dans nos possessions « en Amérique. »

Avant d'abandonner la partie, les deux hommes d'État transmirent au Conseil des Ministres, le 16 juin, une proposition de M. Churchill : « Le Gouvernement français était convié à abandonner le sol de la patrie, à proclamer la constitution d'une Union franco-britannique avec nationalité commune. »

Cette offre fut loin d'obtenir la majorité et le soir même le Cabinet Paul Reynaud était démissionnaire.

Contre l'ancien Président une nouvelle majorité suivait deux hommes résolus à faire triompher la thèse contraire, le maréchal Pétain et le général Weygand. Les idées du maréchal n'ont été connues du public que par ses déclarations ultérieures. Il parla à la nation le 21 juin : « Dès le 13 juin, disait-il, la demande d'armistice était inévitable. » Et, dans son message du 25 on lit : « La guerre était déjà gagnée virtuellement par l'Allemagne lorsque l'Italie est entrée en campagne. »

Ainsi, le nouveau Gouvernement avait conclu à une demande d'armistice, ce qui, dans l'esprit du maréchal, signifiait qu'il renonçait à aller dans l'empire constituer un pouvoir destiné à continuer la lutte. En effet, au

cours de l'allocution qu'il prononçait dès sa prise de fonctions, le maréchal déclarait : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités. »

« Il semblait, dit M. Montigny, que la question du départ de France du Gouvernement fût définitivement réglée, puisque le maréchal avait décidé, quoi qu'il advînt, de rester sur le sol français. »

Or on nous assure que les Présidents de la République, du Sénat et de la Chambre des Députés, « qui avaient été d'accord pour amener M. Paul Reynaud au pouvoir, pour l'y maintenir, partageaient sa volonté d'abandonner la France pour tenter de poursuivre la lutte au delà des mers ». M. Montigny qualifie de « conspiration ourdie contre le maréchal » les démarches des trois Présidents. A notre sens, c'est un peu excessif, car tant que la Constitution de 1875 n'était pas abolie, il semble que ces trois importants personnages de l'État avaient le droit de soumettre des suggestions au Président du Conseil. S'il y a eu complot, au sens le plus commun du mot, ce fut plutôt du côté de M. Pierre Laval, homme politique alors sans aucun mandat. Notons au passage la relation d'un journaliste grec qui se trouvait en France : nous lui laissons la responsabilité de ses appréciations, nous voulons seulement montrer qu'il met en lumière, lui aussi, le rôle joué en cette circonstance par M. Laval. « Il réunit sans peine une centaine de députés et de sénateurs qu'il rallia à sa cause ; car, si la situation était désespérée, un grand nombre d'entre eux voyaient dans l'armistice une occasion de se débarrasser des partis rivaux du centre et de la gauche pour s'emparer sans peine et en toute sécurité du pouvoir. »

« Inlassablement, écrit M. Montigny, M. Pierre Laval recevait les parlementaires qui arrivaient à Bordeaux,

reprenait son argumentation pour les convaincre que le devoir était de rester en France et d'y partager les épreuves de la population.»

Le Parlement ne fut jamais réuni à Bordeaux en séance officielle, les sénateurs et les députés se bornant à se retrouver dans une salle. Et ainsi se forma peu à peu une sorte de *Commune* — le mot est de M. Montigny — «qui allait peser d'une manière décisive sur les événements». Peu importent les positions prises en cours de route, puisque nous connaissons les résultats, et d'ailleurs nous n'avons nul moyen de contrôler l'information suivante : «On constata que les parlementaires, qu'ils fussent de gauche ou de droite, qui avaient autrefois poussé à la guerre, se montraient partisans du départ ; qu'au contraire, ceux qui avaient résisté au courant belliciste et qui avaient lutté pour la paix s'y déclaraient hostiles.» Tout au plus, pourrions-nous reprocher à M. Montigny d'avoir réservé aux amis de M. Laval le monopole du «sang-froid et d'une énergie intacte mise au service de la patrie en péril».

Nous nous voyons donc obligé, en n'utilisant que le livre de M. Montigny, de constater que le conspirateur est bien M. Laval, en lutte contre la plus haute autorité de l'État ; nous ne donnons à cela aucun sens péjoratif, et ce n'est pas la première conspiration qui ait réussi. En effet, on use d'abord de procédés dilatoires, même de mensonges, pour amener M. Lebrun à retarder sa décision : on gagne ainsi du temps. Dans la soirée du 18 juin, M. Alibert, Sous-Secrétaire d'État à la Présidence du Conseil ne va-t-il pas jusqu'à affirmer à M. Lebrun qu'aucune infiltration allemande ne s'est encore produite sur la rive gauche de la Loire ? C'est ce que M. Montigny appelle, par un délicieux euphémisme, «forcer quelque peu l'optimisme». Or on sait par un message ultérieur du maréchal Pétain qu'à partir du 15 juin — soit trois jours avant cette conversation — «l'ennemi franchissait la Loire et se répandait à son

tour sur le reste de la France ». En tout cas, dès le 20, les troupes allemandes approchaient de Bordeaux et M. Lebrun téléphone à M. Alibert sa décision : « Il n'est plus possible d'attendre plus longtemps ; les Allemands approchent. Ma voiture attend. Je veux gagner Port-Vendres d'où un contre-torpilleur me conduira en Algérie. » Nous ne saurions, bien entendu, nous porter garant des termes que cite M. Montigny, mais voici une communication officielle, puisqu'elle fut faite à une réunion de députés, le même jour, par M. Barthe, un des questeurs de la Chambre : « Les Présidents partent pour s'embarquer. Le maréchal Pétain reste mais donnera à M. Chautemps la délégation nécessaire pour permettre en Algérie le fonctionnement légal du Gouvernement. Un paquebot, le *Massilia*, mouillé au Verdon, transportera au Maroc les parlementaires désireux d'accompagner le Gouvernement. Les autres ont toute liberté de rester en France. » N'oublions pas que M. Chautemps était Vice-Président du Conseil.

Il ressort de cet avis que le maréchal faisait ou laissait dire qu'il ne quitterait pas la métropole mais qu'il donnerait pleins pouvoirs à un Cabinet restreint pour gouverner en Afrique du Nord. Cette attitude provisoire du maréchal devait être signalée, car nous allons voir les étapes de son évolution. La déclaration d'un questeur de la Chambre avait ému les parlementaires, qui se réunirent à la mairie de Bordeaux et prirent la décision suivante : « Une délégation se rendrait auprès du maréchal Pétain pour lui faire connaître que, contrairement aux informations qui lui avaient été prodiguées, la grande majorité des parlementaires présents à Bordeaux resterait à ses côtés, sur le sol national, et l'entourerait jusqu'au bout. »

Cette délégation fut reçue par le maréchal, qui lui manifesta sa satisfaction. Dans la soirée du même jeudi 20 juin, comme M. Lebrun insistait pour un départ immédiat, « le maréchal adressa aux ministres l'ordre de

ne pas quitter Bordeaux avant le lendemain 8 heures. En même temps, il adressait au Chancelier Hitler une dépêche lui demandant de faire respecter par ses troupes la ville de Bordeaux jusqu'au 30 juin pour permettre au Gouvernement de discuter librement les conditions de l'armistice».

Si nous comprenons bien ce texte dans sa seconde partie, l'ordre donné aux ministres de ne pas partir avant le lendemain n'était qu'une habile manœuvre. D'autre part, la demande formulée à l'Allemagne était destinée à ruiner le principal argument des partisans du départ en Algérie. «La proximité des troupes allemandes, disaient-ils, ne permet plus au Gouvernement de garder la liberté nécessaire pour discuter les conditions d'armistice. Il doit partir en Afrique du Nord, car il ne trouvera qu'au delà des mers la sécurité qui lui permettra de donner une signature libre.»

Toujours est-il que certains parlementaires s'embarquaient le soir même sur le *Massilia*. Convenons que, dès l'abord, ce ne pouvait être qu'un échec, si les informations de M. Montigny sont exactes, et réellement nous devons convenir qu'elles nous paraissent vraisemblables. Autour de MM. Daladier et Mandel, dix-huit parlementaires seulement avaient pris place à bord. M. Herriot, dont les bagages avaient été embarqués, s'abstint au dernier moment. De son côté, le Président du Sénat, M. Jeanneney, qui était parti en automobile sur Port-Vendres, revint à Bordeaux. Devant cette double carence probablement, quelques membres de cette petite équipe quittèrent le bord. L'odyssée du *Massilia* est peut-être assez pittoresque, mais ses passagers n'ont plus d'intérêt pour la suite des événements et nous n'avons plus à en parler.

*
* *

C'est à partir de ce moment, dans la nuit même, que M. Laval occupe le premier plan de la scène, et cela

jusqu'à l'achèvement de la réforme de la Constitution : le fait doit être noté, car, depuis cette date, c'est le seul acteur qui ait poursuivi ce but précis d'une collaboration trop intime avec l'Allemagne, but qui est peut-être, on voudrait le croire, à la base de sa destitution par le maréchal Pétain. Du 20 juin au 15 juillet, ce dernier n'apparaît presque jamais et se contente de signer les actes officiels.

Pour M. Laval, un danger subsistait, la conviction des trois Présidents que la lutte devait continuer, et, dans la nuit du 20 juin, une délégation qu'il préside va donner l'assaut contre le Président Lebrun. Il est vraisemblable que les déclarations de M. Laval n'ont pas été sténographiées, mais M. Montigny était sous ses ordres lorsqu'il rédigeait son ouvrage et nous pouvons admettre que M. Laval en a revu les épreuves. Voici les principaux passages du discours qu'il adressa au Président de la République :

«Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas partir. Nous n'accepterons pas que, par ce biais frauduleux, le gouvernement aille continuer en Afrique un combat qui s'avère impossible. Vous ne comprenez donc pas que si le Chef de l'État, les Ministres, les Présidents des Assemblées quittent la France, les Ministres demeurés ici n'auront plus le crédit et l'autorité pour parler au nom de notre pays? Mais il y a plus : le Président de la République, en emportant les sceaux de l'État, emportera avec lui le gouvernement de la France : il sera le seul maître de la politique. Or, il y a une politique qui a été condamnée par le Gouvernement, c'est la politique Reynaud-Churchill. Allez-vous la reprendre à la faveur d'un départ en Afrique? Je ne vous reconnais le droit de le faire sous aucun prétexte et par aucun détour. Deux hommes, le général Weygand et le maréchal Pétain ont, seuls, qualité pour dire si la guerre peut être poursuivie. Si vous quittez cette terre de France, vous n'y remettrez plus jamais les pieds. Oui, quand on saura que vous avez

choisi pour partir l'heure où notre pays connaissait la plus grande détresse, un mot viendra sur toutes les lèvres : celui de défection... peut-être même un mot plus grave encore, celui de trahison... Votre devoir, Monsieur le Président, est de suivre l'exemple du maréchal. Je vous le déclare — et j'en accepte tous les risques pour ma personne — je ne m'inclinerai pas. Mes amis et moi, nous conserverons notre liberté et en userons pour servir le pays. Si vous voulez partir, c'est votre droit. Mais vous ne devez le faire qu'à titre privé. Donnez votre démission.»

Rendant compte de sa démarche, quelques minutes plus tard, devant les parlementaires, M. Laval déclara : «Quoi qu'il advienne, nous considérerons le départ de France comme la défection la plus grave. Pour défendre le pays, groupons-nous autour du maréchal.» La partie était gagnée et le maréchal croyait devoir nommer M. Laval ministre d'État. Le loup était introduit dans la bergerie et si M. Lebrun avait accepté de ne pas quitter la France, il n'en avait pas moins jugé le personnage. Écoutons M. Montigny : «Le Président de la République, pour la première fois depuis qu'il était en fonction, refusa sa signature. Il fallut une nouvelle démarche et toute la ferme insistance du maréchal pour l'obtenir.»

Et c'est encore le même M. Laval que nous verrons intervenir activement au moment de la réforme constitutionnelle : c'est surtout lui qui la préconisera et la préparera. «Parmi les hommes, écrit M. Montigny, qui s'inquiétaient avec raison de l'avenir, M. Pierre Laval considérait que pour sauver tout ce qui pouvait être sauvé, ainsi qu'il aimait à le répéter, et pour faire sortir quelque bien de ce désastre, la France devait modifier profondément ses institutions. Trois motifs déterminaient sa conviction. Les dirigeants français, au cours des dernières années, avaient imprudemment transformé les conflits qui couvaient en Europe, puis la guerre elle-même, en une croisade idéologique. Ils avaient lié la

cause de la Démocratie internationale à la victoire escomptée de la Grande-Bretagne et de la France. La défaite était venue, la Démocratie avait perdu : elle devait payer. Il fallait que la France abjurât une idéologie qui l'avait menée à sa perte. La République démagogique devait faire place à un régime d'autorité qui, tout en sauvegardant les traditions françaises de liberté individuelle, devrait s'appuyer sur les notions qui, seules, permettraient le relèvement de la France, le Travail, la Famille, la Patrie.

« La première fois où M. Pierre Laval découvrit d'un mot, devant ses collègues, le projet de pleins pouvoirs dont il devait saisir l'Assemblée nationale, c'était à Bordeaux, où les ministres se réunissaient presque chaque matin et chaque soir. Il en parla comme d'une chose qui allait de soi, que tout le monde connaissait, acceptait, approuvait. Il ne précisa pas, et personne ne lui demanda de préciser. »

Lorsque le projet fut mis au point à Vichy, le maréchal intervint pour que M. Lebrun fût mis au courant, ce qui fut fait. Mais voyons comment le Conseil des Ministres fut consulté, si l'on peut dire, cavalièrement. En fin de séance, M. Laval donna connaissance du texte et ajouta :

« Je m'excuse de ne pas vous laisser ouvrir une discussion à ce sujet : 60 sénateurs m'attendent, auxquels je dois des informations et des explications. »

« Nul ne dit mot », ajoute M. Montigny, mais le lendemain, M. Lebrun fit observer qu'aucun débat n'avait été institué : un ministre s'inquiéta de savoir si M. Laval avait calmé les anciens combattants qui demandaient certains apaisements et sur la réponse affirmative de M. Laval, le projet fut adopté. « La Constitution de 1875 entrainait en agonie, comme un simple décret en voie d'abrogation. »

L'initiative vint donc de M. Laval, mais pour faire aboutir la chose, ce dernier *dut déployer un effort incessant,*

c'est M. Montigny qui souligne. Sur le plan intérieur, il continue à condamner l'ancien régime : « Puisque la démocratie parlementaire a voulu engager le combat contre le nazisme et le fascisme et qu'elle a perdu ce combat, elle doit disparaître. Un régime nouveau, audacieux, autoritaire, *social, national*, doit lui être substitué. »

Tel est le but : voyons les moyens. On sait que la nouvelle Constitution de la France ne devait pas être approuvée par l'Assemblée nationale, celle-ci devant se borner à donner pleins pouvoirs au Gouvernement pour accomplir en toute liberté la réforme voulue. L'article unique du projet de loi était, à l'origine, ainsi conçu :

« L'Assemblée nationale donne tous pouvoirs au Gouvernement de la République sous la signature et l'autorité du maréchal Pétain, Président du Conseil, à l'effet de promulguer, par un ou plusieurs actes, la nouvelle constitution de l'État français. Cette constitution devra garantir les droits du travail, de la famille et de la Patrie. Elle sera ratifiée par les assemblées qu'elle aura créées. »

La difficulté était immense, car « c'était demander aux Assemblées leur propre suicide. On devine les résistances qu'il fallait affronter et vaincre. C'était encore convier le Parlement à prendre publiquement, par cet holocauste, toutes les responsabilités d'une défaite, d'un effondrement, dont certaines, en toute équité, incombaient à d'autres qu'à lui.

« Dans toute cette période, M. Pierre Laval avait rendu compte chaque jour au maréchal de ses entretiens, de ses négociations avec les membres des assemblées ». Et M. Montigny d'insister sur une condition qu'on aurait mieux aimé ne pas connaître : « le maintien des Assemblées jusqu'à leur remplacement par celles auxquelles donnerait naissance la nouvelle Constitution ; ajournement de la création des nouvelles Assemblées, jusqu'au jour où les Français pourraient voter librement, après la signature du traité de paix.

« Ainsi, initiateur du projet, M. Laval avait dû le faire

admettre par le maréchal, dont il était devenu le mandataire vis-à-vis des Assemblées ; puis, au cours des négociations, il était devenu également le mandataire de celles-ci auprès du maréchal. » Ce dernier ne se dérangea donc jamais et adressa à M. Laval pour la lire à l'Assemblée nationale la lettre suivante :

« Comme il m'est difficile de participer aux séances, je vous demande de m'y représenter. Le vote du projet me paraît nécessaire pour assurer le salut du pays. »

A l'Assemblée nationale, le rapporteur, M. Boivin-Champeaux, fit entendre des paroles sages qui sont à citer. Manifestation platonique sans doute, mais significative. « Ce n'est pas sans tristesse, déclare-t-il, que nous dirons adieu à la Constitution de 1875. Elle avait fait de la France un pays libre, un pays où l'on respirait à l'aise, où l'on se sentait à la fois fort et dispos. Elle meurt moins de ses imperfections que de la faute des hommes qui avaient été chargés d'en assurer la garde et le fonctionnement (*Vifs applaudissements*). On peut même se demander si elle ne meurt pas de n'avoir pas été plus strictement appliquée (*Nouveaux applaudissements*). »

Du long discours prononcé par M. Laval devant l'Assemblée nationale nous voulons extraire certaines phrases essentielles.

« Le plus grand crime qui ait été commis dans notre pays depuis longtemps est certainement d'avoir déclaré la guerre, et d'avoir déclaré la guerre sans l'avoir préparée, ni militairement, ni diplomatiquement.

« ... Ce qui a corrompu surtout l'âme de la France, c'est l'or de l'étranger.

« ... Certains déclarent que le projet apporté par le Gouvernement, c'est la continuation du régime parlementaire. Je proclame qu'il n'en est rien, car c'est la condamnation, non pas seulement du régime parlementaire, mais de tout un monde qui a été et ne peut plus être. »

Une intervention de M. Flandin est également à signaler à cause du passage suivant, amplification d'un mot de M. Laval : « Actuellement, et surtout depuis la conclusion de la dernière paix, une ombre s'est étendue sur ce pays, et sur d'autres d'ailleurs : cette ombre, c'est celle de l'argent. C'est l'argent qui a tout corrompu. »

Une passe d'armes se produisit avec les anciens combattants qui présentaient un contre-projet. M. Laval déclara qu'il ne l'acceptait pas, mais il modifia la dernière phrase de son texte qui devenait : « La nouvelle constitution sera ratifiée par la nation et appliquée par les assemblées qu'elle aura créées. »

Finalement, sur 649 votants, le projet fut adopté par 569 contre 80.

Ainsi les déclarations particulièrement graves de M. Montigny témoignent que le maréchal Pétain a vécu dans un certain effacement pendant toutes les phases de cette réforme. « M. Pierre Laval avait, en dépit des craintes des uns et contre les espérances des autres, gagné une partie qu'il avait engagée *seul*, malgré les conseils de prudence, le scepticisme de beaucoup, l'hostilité de tant d'autres. » Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apprendre qu'après l'Acte constitutionnel n° 1 qui confiait les fonctions de Chef de l'État français au maréchal Pétain, l'Acte n° 4, daté du lendemain, décrétait :

« Si, pour quelque cause que ce soit, avant la ratification par la Nation de la nouvelle Constitution, nous sommes empêchés d'exercer la fonction de Chef de l'État, M. Pierre Laval, vice-président du Conseil des Ministres, l'assumera de plein droit. »

« La désignation exceptionnelle dont M. Pierre Laval était l'objet, ajoute M. Montigny, se justifiait par le rôle qu'il avait joué, se faisant successivement, puis simultanément le porte-parole du maréchal auprès des Chambres et le messager des Chambres auprès du maréchal. »

Depuis cette date, le maréchal Pétain, en renvoyant M. Laval, a paru donner au monde, suivant les expres-

sions du *Journal de Genève* en date du 21 décembre dernier, « l'indice qu'avec l'homme qui était l'artisan le plus en évidence de la politique de collaboration avec l'Allemagne, on en sacrifiait le principe même ».

*
* *

Peu de questions furent agitées pendant les délibérations de l'Assemblée nationale. Il s'agissait d'en finir et d'en finir vite, et nous allons voir, par deux problèmes qui furent abordés, qu'un silence absolu aurait été souhaitable.

Un régime résiste mal à la défaite, c'est entendu. Mais certains ont estimé que les fautes devaient être punies. Pour cette tâche délicate, il est malheureusement à craindre que des vengeances politiques ne viennent à s'exercer.

Le 9 juillet, à la Chambre des Députés, M. Tixier-Vignancourt défendit un ordre du jour demandant que « les responsabilités politiques, administratives et militaires qui avaient conduit au désastre, fussent recherchées et réprimées ».

La Chambre n'en discuta pas plus alors, mais dans une déclaration lue à l'Assemblée nationale par M. Bergery et dont nous reparlerons, on trouve : « Il peut être opportun de reculer la recherche officielle des responsabilités jusqu'au jour où un pouvoir fort pourra ne plus s'effrayer du nombre et de la qualité des responsables. Ceux-ci, en effet, ne se trouvent pas seulement au Parlement, mais dans toutes les grandes administrations publiques, y compris l'armée elle-même.

« Mais la recherche des responsabilités ne saurait être longtemps différée. Dès aujourd'hui, nous voulons, en attendant les hommes, dénoncer les méthodes, dans le domaine qui nous est propre : le domaine politique. »

On sait que le Gouvernement du maréchal Pétain constitua ultérieurement une Cour suprême de justice pour

déceler et châtier les responsabilités personnelles engagées dans la préparation et la conduite de la guerre.

De quoi s'agit-il ? On semble, à l'envi, oublier les faits véritables, pour satisfaire à des rancunes de tout ordre. Pourtant, il n'est plus là question de politique, encore moins de données abstraites. Un désastre s'est consommé et ce sont les militaires qui doivent en répondre. On a vu surgir beaucoup de polémiques sur la victoire de la Marne, entre les partisans de Joffre et ceux de Gallieni, mais personne n'a songé à en attribuer le bénéfice au Parlement.

Un commandant de bateau doit rendre compte à un tribunal maritime de la perte de son navire, quelles que soient les circonstances. Nous estimons donc, sans passion, que les deux généraux en chef devront s'expliquer, et c'est à eux, mais à eux seuls, de rejeter sur d'autres, qu'ils pourront peut-être désigner, les fautes dont ils auront pu se disculper.

Nous désirons apporter ici deux documents sur un point particulièrement grave de ce débat. Au cours de ses allocutions radiodiffusées, le maréchal Pétain a déclaré : « L'infériorité de notre matériel a été plus grande encore que celle de nos effectifs. » Et ailleurs, il signale que nos divisions ont essayé de tenir sur l'Aisne et sur la Somme, « presque sans chars ».

Le général Weygand a publié dans la *Revue des deux Mondes*, le 15 octobre 1936, un article intitulé *L'état militaire de la France*. La date est à retenir. Léon Blum a pris le pouvoir depuis quatre mois. Cette étude ne présente pas l'armée sous un jour trop optimiste, mais l'on n'y trouve pas de ces accents angoissés qui ressemblent à un cri d'alarme, loin de là.

« Rien n'est à créer, car tout existe. Le commandement, comme c'était son devoir, n'a pas attendu les jours actuels pour commencer à y réfléchir. Depuis longtemps des plans ont été établis ; depuis des années l'État-Major, dans un travail silencieux, opiniâtre et souvent ingrat,

a employé tout ce qu'il possédait d'ingéniosité et de ressources à les étudier. Mais si tout existe, tout est à compléter pour amener au point d'organisation, de dotation et de préparation.» Et, faisant allusion aux Communistes : « Dans une union qui englobe aujourd'hui les partis jusque-là les plus réfractaires aux dépenses et aux sacrifices militaires, *l'attribution de larges crédits vient d'être décidée*. On ne saurait trop s'en féliciter. Une grande tâche va pouvoir être accomplie... Le gouvernement vient de faire connaître son intention d'intensifier le courant des engagements et rengagements... Quant au matériel, on sait que le gouvernement a déposé un projet de loi ayant pour objet de renforcer la défense nationale par l'amélioration et l'accroissement des matériels terrestres, aériens et navals ; la première tranche de ce programme doit s'élever, pour l'exercice 1937, à plus de quatre milliards.

« Il est utile que l'on sache, écrit enfin le général Weygand, au dehors comme au dedans, notre armée forte, disciplinée et instruite, bien commandée à tous les degrés de la hiérarchie. Elle possède en particulier des chefs de corps et des généraux de haute valeur, tant en raison de leur expérience de la guerre que du labeur constant auquel les astreint la nécessité de se tenir au courant d'une technique que la science et l'industrie rendent chaque jour plus complexe. L'armée française est aussi bonne qu'elle peut l'être avec les lois qui la régissent et les crédits dont elle a disposé jusqu'ici. »

Cet éloge du haut commandement pourrait nous rassurer sur la responsabilité des militaires, car c'est bien le Conseil supérieur de la Guerre qui est ici visé, cet organisme qui « est consulté obligatoirement sur tous les sujets intéressant l'organisation de l'armée et, d'une manière générale, sur toutes les mesures pouvant affecter la constitution de l'armée et la préparation à la guerre ».

Comme on aimerait être certain que le haut commandement n'était pas capable de penser comme le général

Dufieux, ancien professeur à l'École de Guerre, qui écrivait dans le *Figaro* du 1^{er} mai 1940, soit dix jours avant l'invasion de la Belgique : « Une jeune école est née, depuis plusieurs années déjà, qui voit de grandes unités de chars rompant le front ennemi dans une ruée irrésistible, anéantissant les batteries, détruisant les postes de commandement, les états-majors, les dépôts de munitions, culbutant les réserves avant même leur entrée en action, mettant à mal les communications, les ressources de toute nature dans les arrières les plus lointains, ruinant ainsi, en quelques jours, toute possibilité pour les armées adverses de reprendre la lutte avec la moindre chance de succès. »

Et écartant avec un mépris hautain l'exemple récent de la Pologne, le critique conclut, en ce qui concerne les futurs combats en France : « Qui peut penser qu'il en serait ainsi entre adversaires de force numérique et matérielle comparable, préparés à opposer à l'avance des unités blindées tous les obstacles du terrain, des mines spéciales et des canons anti-chars ? »

*
* * *

Mais laissons là le passé. Il est utile de voir comment l'Assemblée nationale de Vichy fut amenée à considérer l'avenir, non par des décisions qu'elle n'avait pas à prendre, mais par les déclarations qu'elle entendit. Celles-ci mettent en évidence l'opinion que l'on se faisait alors sur l'issue de la guerre. Déjà, M. Laval avait eu à Bordeaux l'occasion de formuler son avis : « Nous étions toujours à la remorque de l'Angleterre. Rien de plus humiliant que de voir nos hommes politiques aller à Londres chercher la permission d'être ministres français. » Nous avons voulu mentionner cette déclaration : aujourd'hui nos ministres doivent être agréés par Hitler et ce n'est pas sans peine que le maréchal Pétain a pu se débarrasser de M. Laval, tout au moins provisoirement.

« Nous n'avons pas d'autre chemin à suivre, ajouta ce dernier, que celui d'une collaboration loyale avec l'Allemagne et l'Italie. Cette politique, la seule qui soit conforme aux intérêts de la France, doit être pratiquée dans l'honneur et avec dignité. Je n'éprouve aucune gêne à tenir ce langage, car cette collaboration, je l'ai voulue pendant la paix. Je regrette avec tristesse d'avoir à la faire au lendemain de la défaite. »

Un document, moins connu, doit être cité plus longuement, car il fixe l'attitude d'un certain nombre d'hommes politiques français. Il est extrait d'un message signé par une soixantaine de parlementaires de toutes nuances (dont M. Montigny) et fut lu à la tribune par M. Bergery.

« Au lendemain de la déroute militaire, y est-il dit, deux politiques extérieures étaient à nouveau concevables.

« La politique Reynaud de repli sur l'Angleterre, avec l'espoir que celle-ci, avec ou sans l'aide des États-Unis, parviendrait — non pas certes à reconquérir l'Europe continentale — mais à obtenir, sur le plan naval et aérien, une paix négociable. L'autre politique, celle du maréchal Pétain, impliquant — par un dosage de collaboration avec les puissances latines et l'Allemagne elle-même — établissement d'un nouvel ordre continental.

« Sur ces deux politiques, il était possible de discuter : partisans de la seconde, nous ne considérons pas *ipso facto* comme insensés ou traîtres à la Patrie les partisans de la première.

« Mais, entre ces deux politiques, il faut choisir et choisir sans retour.

« Malgré le préjugé favorable aux dilemmes — entre les alternatives desquelles il y a généralement une ou plusieurs solutions — nous croyons pouvoir affirmer que, dans le cas actuel, il n'y a pas de solution tierce.

« Un repli ulcéré hors de la lutte et hors de la collaboration nous paraît devoir nous faire perdre les avantages des deux politiques et cumuler leurs inconvénients.

« Certains s'étonnent que l'on puisse espérer une col-

laboration qui n'équivaille pas à une servitude. Quant à nous, nous ne voulons pas fonder cet espoir sur la générosité ou la parole du vainqueur.

« Nous le fondons sur la compréhension par ses chefs des intérêts durables de l'Allemagne.

« Nous pensons donc que, dans l'esprit du vainqueur, telle ou telle tendance l'emportera selon qu'il trouvera devant lui, en France, des hommes qui veuillent et puissent tenter l'œuvre de réconciliation et de collaboration.

« C'est, pour une grande part, de notre choix — et d'un choix sans équivoque — que dépend notre propre destin. »

La position personnelle de M. Laval ne nous intéresse plus : il en fut d'ailleurs récompensé par l'Allemagne. Dans le numéro 16 de *Signal*, édition française de la *Berliner Illustrierte Zeitung*, nous lisons : « Laval, partisan d'une Europe sans Angleterre, garant de la collaboration franco-allemande. »

Mais les autres, mais la masse des Français ? Faisons appel à quelques données simples, à des souvenirs historiques récents, à des citations d'écrivains qui ne font pas là de littérature, et nous y trouverons des raisons de prendre confiance.

Voyons d'abord la situation morale des résignés, qui n'est même pas originale. Ce masochisme étrange qu'on a vu déferler n'est pas nouveau, et il indignait déjà Flaubert : « Quelques-uns supportent notre malheur assez gaillardement. Il y a des phrases toutes faites et qui consolent la foule de tout : « A quoi bon se désespérer ! c'est un châtement salutaire. Nous étions vraiment trop immoraux, etc. » Oh ! éternelle blague ! Attendons-nous à des hypocrisies nouvelles : déclamations sur la vertu, diatribes sur la corruption, austérité d'habits, etc. Cuistrerie complète ! »

Nous parlons de résignés et nous nous refusons à écrire un mot plus grave, qui justifierait une prophétie

de Bernanos, articulée en 1939 : « Les élites bourgeoises conservatrices tenaient tout du principe d'autorité, elles n'oseront rien contre la force, elles mettront au service de la force ce qui leur restera de prestige. » Si notre inquiétude avait une base, ce qu'à Dieu ne plaise, on pourrait alors comprendre l'attitude de certains clercs, qu'ils soient d'église ou laïcs. Julien Benda aurait eu tristement raison de lancer cette terrible accusation : « La bourgeoisie actuelle, terrifiée par les progrès de la classe adverse et n'ayant d'autre souci que de maintenir ce qui lui reste de privilèges, n'a plus que de l'aversion pour les dogmes libéraux, et l'homme de lettres qui veut ses faveurs est formellement tenu, s'il arbore un drapeau politique, d'arborer celui qui défend l'« ordre ». Ces vues sont de celles qui me fondent le plus à croire que le mode politique actuel des écrivains français va durer fort longtemps ; un phénomène qui a pour cause l'inquiétude de la bourgeoisie française n'est pas apparemment près de disparaître. »

Du côté des hommes politiques — et nous pensons aux sincères — on renouvelle également les gestes de 1871. « Les modérés eurent un moment, écrit Jacques Bainville, l'illusion, comme en 1814 et en 1815, que l'ennemi en voulait surtout à l'Empire et que, l'Empire renversé, la paix deviendrait facile. Ils durent s'apercevoir tout de suite que la Prusse faisait la guerre à la France. Il y avait conflit entre ceux qui acceptaient la défaite et ceux qui n'abandonnaient pas l'espoir d'en effacer les effets, entre ceux qui, publiquement ou dans le secret de leur pensée, croyaient comme Thiers, que la France n'avait plus qu'à s'entendre avec une Allemagne toute-puissante et à se contenter en Europe d'un rôle de second ordre, et ceux qui, ne s'inclinant pas devant le fait accompli, jugeaient que la politique de la France devait être continentale, que le danger de l'invasion existait toujours, et qu'à l'Empire allemand, fortifié par ses alliances avec l'Autriche et l'Italie, il fallait oppo-

ser une armée solide et des alliances s'il se pouvait.»

Cette politique de collaboration, on l'appelle aujourd'hui politique réaliste, mais, selon nous, l'épithète de matérialiste conviendrait mieux et alors « elle nous laisse à bon compte l'immense privilège de la critiquer au nom de l'esprit ». Le vrai réalisme, croyons-nous, consisterait à ne pas oublier que « l'Allemagne en veut à la France elle-même et non pas à ses gouvernements ». Au début de son *Histoire de France*, Jacques Bainville cite le discours prêté par Tacite à un chef gaulois : « Les Germains ont toujours une même raison qui les pousse sur votre territoire : l'inquiétude, l'avidité, la passion du changement, passion naturelle quand, au lieu de leurs marais et de leurs déserts, ils espèrent posséder un sol d'une fertilité extrême et devenir vos maîtres. »

Nous laissons aux économistes le soin de définir la collaboration franco-allemande : avec M. Douglas Reed, nous pensons que dans une pareille aventure, « une partie fournit les pantalons, et l'autre les coups de pied, *one party supplies the pants and the other party the kick.* » Allons-nous revenir à cette époque du second Empire, pendant laquelle, comme le dit Édmond de Goncourt, on a eu « les oreilles rebattues de la supériorité de la science allemande, de la supériorité de la femme de chambre allemande, de la supériorité de la choucroute allemande, enfin de la supériorité de la princesse de Prusse sur toutes les princesses de la terre » ? Renan racontait en juillet 1871 qu'il venait de recevoir une lettre de Mommsen, déclarant qu'il serait temps de renouer des relations, de reprendre les travaux de l'intelligence communs aux deux nations. Et sa lettre finissait par une phrase dans laquelle il disait qu'il trouverait digne de l'Académie de continuer l'Empereur, c'est-à-dire de continuer les pensions aux étrangers. « Ils sont merveilleux d'impudence, lit-on à ce propos dans le *Journal des Goncourt*, ces savants allemands, et tout semblables à ces commis, qui, un sourire humble sur les lèvres, et roulant

leurs chapeaux entre leurs mains, viennent redemander leur place chez le patron, qu'ils ont ruiné, pillé, brûlé.» Et Flaubert de surenchérir : « Ces officiers, qui cassent des glaces, en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus d'horreur que les cannibales.»

*
* *

Le document de M. Bergery contient un passage qui va nous servir à conclure : « Il est urgent de restaurer la fierté nationale. Le peuple est aujourd'hui reconnaissant au gouvernement d'avoir mis un terme à des massacres désormais inutiles : mais la reconnaissance ne survit guère à la peur. Ce n'est pas la première fois qu'un sentiment d'humiliation succéderait à un lâche soulagement. Le gouvernement n'évitera de devenir, dans l'esprit du peuple et dans un avenir prochain, le « Gouvernement de la défaite », que s'il a le courage de devenir à plein le gouvernement de la renaissance nationale.»

Certains hommes de l'équipe qui a entouré, qui entoure le chef de l'État français, n'inspirent pas une confiance excessive et nous invitons à méditer une réflexion de Bernanos, qu'il convient de prendre dans son acception universelle, sans nous préoccuper de savoir s'il a jugé sainement la tragédie espagnole : « La Croisade espagnole dresse l'une contre l'autre deux mêlées partisans qui s'étaient déjà vainement affrontées sur le plan électoral, et qui s'affronteront toujours en vain parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles veulent, qu'elles exploitent la force faute de savoir s'en servir. On retrouve les mêmes gens qui se sont montrés également incapables de servir une Monarchie qu'ils ont finalement trahie, ou d'organiser une République qu'ils avaient largement contribué à faire, les mêmes gens, c'est-à-dire les mêmes

intérêts ennemis, un instant fédérés par l'or et les baïonnettes de l'étranger. C'est ça que vous appelez une révolution nationale?»

Allons-nous désespérer et croire avec Edmond de Goncourt que «l'histoire est le plus grand bréviaire de découragement et qu'on n'y rencontre que des coquins ou d'honnêtes imbéciles»? Quelle catastrophe si «la force brutale malgré tant d'années de civilisation, malgré tant de prêcherics sur la fraternité des peuples, et même en dépit de tant de traités pour la fondation d'un équilibre européen, la force brute peut s'exercer et primer, comme au temps d'Attila, sans plus d'empêchements»!

Mais les politiciens ne représentent pas la France, et dans les périodes de crise, la masse, qui ne se perd pas en arguties, a sainement triomphé des mauvais bergers. Flaubert le notait déjà : «J'ai lu quelques lettres de soldats, qui sont des modèles. On n'avale pas un pays où l'on écrit des choses pareilles. La France est une rosse qui a du fond et qui se relèvera.» Et nous terminerons par un témoignage allemand de l'autre guerre : «Quiconque a longtemps séjourné sur le front français ou dans les territoires occupés du Nord de la France, sait avec quelle foi inébranlable la population soumise à la domination allemande, en proie à la plus grande misère, sans nouvelles de ses fils et de ses proches, incertaine de la situation militaire et politique, ne cessa, en dépit des éclatantes victoires allemandes, de croire à la victoire finale des armées françaises.»

Nous sommes convaincus que l'heure est proche où, grâce aux victoires de la Grande-Bretagne, des chefs français se rappelleront qu'un «gouvernement a encore plus besoin qu'un homme de donner de lui l'impression qu'il est capable de se battre».

Gaston WIET.

PROMENADE à travers les fouilles de Touna el-Gabal

«Que la nécropole excellente tende
ses deux bras pour te recevoir, qu'elle
te cache comme le Dieu qui est en
elle, qu'elle écarte tous les ennemis
éternellement comme elle le fait pour
le Dieu qui est en elle.»

(Inscription du tombeau
de Pétosiris.)

Les fouilles de Touna el-Gabal sont une révélation de ces dix dernières années. L'intérêt de cette découverte pour la science ne peut être apprécié que par des savants : bientôt paraîtra le livre du D^r Samy Gabra sur les fouilles qu'il dirige depuis 1930 et dont il connaît les pierres, une par une, comme on connaît un texte déchiffré lettre par lettre (1). Bientôt peut-être sera également divulguée la traduction du fameux papyrus trouvé en 1939 à Touna el-Gabal, papyrus qui constitue un document unique sur la législation égyptienne.

Il n'appartient pas aux profanes d'empiéter sur ce terrain mouvant où chaque mot est une nuance et chaque découverte un problème ; nous ne pouvons apprécier

(1) Voir S. GABRA, *Annales du Service des Antiquités*, t. XXXII, XXXIX.

qu'humblement et de loin la culture, l'audace et la minutie qu'exige le rôle du fouilleur.

Mais pour Touna el-Gabal, les profanes savent une chose : c'est qu'Hermopolis Ouest qui n'était plus qu'un nom est redevenu une cité ; c'est une étape que l'on ne peut plus brûler sur la route fabuleuse qui mène aux vestiges de Louxor et de Karnak. Et puisque ce nouveau site s'est offert à nous avec son hospitalité et sa fascinante présence, nous éprouvons une joie réelle à rendre témoignage à toute la poésie qu'il suggère.

*
* *

Ce nom de Touna el-Gabal est relativement récent, puisqu'autrefois, à l'époque gréco-romaine, ce lieu se nommait *Hermopolis* et ce que nous appelons Touna el-Gabal en était la nécropole. Plus « autrefois » encore, Hermopolis se nommait Khemnou. La légende voudrait même que la colline de Khemnou fut le berceau du soleil et le lieu de sa première aube dans ce qu'ils nommaient « l'île de la Flamme ».

Lorsqu'on arrive à la hauteur de Mallawi, il faut bifurquer pour traverser Bahr el-Youssef ; à ce moment les yeux sont fixés sur la Terre Promise : il s'agit d'apercevoir Touna el-Gabal. Mais au premier virage, le désert apparaît si blanc que tout est submergé, pour longtemps, dans une vision scintillante et sans contours. Au bout d'une heure et lorsque les yeux s'apprivoisent à cette lumière, on aperçoit, au pied des collines, une cité timide. Autour d'elle, à perte de vue, rien. Elle semble tout étonnée de surgir ainsi au milieu des sables ; à mesure que l'on approche, la cité prend de l'audace : elle ne lance pas vers le ciel des obélisques ou des pylônes géants, mais en sourdine elle s'étire comme si l'horizon lui appartenait. On dirait qu'il lui importe peu d'être seule puisqu'elle vit : voici les ouvriers qui dévalent les collines pour apporter leurs trouvailles du jour même,

à peine déterrées : ce sont les coupes de faïence bleue, ce bleu si particulier à Touna qui fait songer à un bleu turquoise vu à travers une lumière verte. On nous montre de loin, la balustrade, le tombeau de Pétoisiris, la cité funéraire qui évoque Pompéi, le Musée de Touna, le puits, l'entrée des galeries souterraines... et tout cela, enveloppé et comme consacré dans la paix du désert qui n'est pas une paix de mort, mais une paix ardente. Ce qui ajoute à l'impression vivante que donne actuellement Touna el-Gabal, c'est que c'est un terrain de *fouilles*, un terrain où l'on se pose encore des questions, où l'on cherche, où l'on espère, où l'on attend, un terrain où le mystère peut devenir chaque jour, un mystère révélé.

Nous avons peine à croire que pendant dix-huit siècles, la cité qui vibre devant nous — et qui demande des jours entiers pour être visitée — avait pu sombrer doucement sous les sables comme sombre «la cathédrale engloutie». C'est que le désert en reformant ses dunes dément ce qu'il ensevelit, comme la mer en reformant ses vagues dément le sillage d'une barque.

Pourtant, depuis le n^e siècle ap. J.-C. jusqu'en 1919, il en était ainsi : la colline ignorante à laquelle rien n'avait jamais été confié, avait le même visage que cette autre colline refermée sur des trésors de patience et d'amour. Et nous avons le cœur serré en songeant que les anciens Égyptiens avaient tout fait pour n'être pas oubliés : nous voyons à Hermopolis le grand prêtre Pétoisiris s'adresser ainsi à son frère qui l'avait précédé dans la mort :

«Ô mon frère aîné, c'est moi ton frère puîné. J'ai fait que ton nom soit honoré sur la terre des vivants et qu'il n'en disparaisse pas. J'ai fait que ton nom soit dans la bouche des vivants qui se succéderont à l'intérieur de ta maison car *un homme vit du fait que l'on prononce son nom.*»

Lorsqu'on se remet dans cette atmosphère, le rôle du fouilleur n'apparaît plus comme quelque chose d'abstrait. Ce n'est pas seulement une mission scientifique

et la recherche des documents qui redonnent à l'histoire les clés et les gonds qui lui manquaient : c'est encore une justice rendue, une bonté, et la réponse à l'appel de ces hommes qui suppliaient qu'on ne les oublie pas — qu'on leur garde une place au soleil.

L'état dans lequel on a retrouvé les monuments de Touna el-Gabal prouve que c'est à la fin de l'époque romaine qu'a dû commencer l'ensablement d'Hermopolis : à cette époque, des maraudeurs — de vrais oiseaux de proie — ont violé les tombeaux. Mais ils ont été les derniers. Entre cette époque et la nôtre, plus rien. C'est seulement en décembre 1919 que M. Lefebvre fut chargé du déblaiement du tombeau de Pétosiris. En mars 1920, ce joyau de proportion et de grâce fut mis à jour. On savait qu'il donnait la clé de découvertes plus considérables, mais la suite des travaux fut différée jusqu'en 1930 et confiée à cette date au D^r Samy Gabra.

Tous les monuments que nous voyons à Touna el-Gabal, tous les objets qui ont enrichi le Musée du Caire et les collections de l'Université, ont donc été découverts entre 1930 et 1940. Les trouvailles se succèdent à un rythme surprenant : on dirait qu'Hermopolis, trop longtemps silencieuse, est maintenant impatiente de dérouler son histoire.

*
* * *

Avant d'entrer dans les détails des fouilles, nous pourrions situer d'une manière plus précise ce qu'est Touna el-Gabal et l'époque de l'histoire à laquelle remontent ces documents. L'actuelle Touna el-Gabal n'est donc autre chose que la partie ouest de l'antique ville d'Hermopolis. Tandis que les autres quartiers d'Hermopolis formaient la CITÉ DES VIVANTS, le quartier ouest était « la cité des esprits supérieurs », le rendez-vous des pèlerins. la CITÉ DES MORTS (on choisit l'ouest pour les nécropoles parce que c'est à l'Occident, à « l'Imentit » que disparaît le soleil et que s'en vont les morts). Comme il arrive

presque toujours pour les monuments de l'ancienne Égypte, la cité des morts, mieux conservée que la cité des vivants, nous renseigne sur la mentalité d'une période, sur son histoire et sur son style.

Pour Touna el-Gabal, les fouilles révèlent des documents échelonnés sur cinq ou six siècles : trois siècles av. J.-C. et peut-être autant après J.-C. ; c'est une époque de *transitions* successives : l'Égypte, à laquelle tant de pays avaient appartenu, ne s'appartient plus : c'est d'abord la transition entre l'ère saïto-persane et l'ère ptolémaïque ; puis la transition gréco-romaine et les premières vagues du christianisme.

Hermopolis était donc à cette époque une *Métropole mixte* où vivaient des colons grecs mêlés à une majorité égyptienne. Deux traditions empiètent l'une sur l'autre, se conjuguent ou divergent, confrontent leurs dieux, leurs dialectes, leurs techniques, leurs symboles. D'où une *perplexité* : lotus ou feuille d'acanthé ? Hermès ou Thot ? Couronne de laurier ou coiffure pharaonique ? Tunique grecque ou fourreau égyptien ? Isis ou Diane ? Osiris ou Dionysos ?

L'option est difficile : les décorateurs du tombeau de Pétosiris ont manié la transition des styles avec beaucoup d'allure et d'élégance. D'autres ont presque triché pour contenter à la fois leurs ancêtres et leurs contemporains, pour contenter les dieux et contenter les hommes. Très typique à cet égard un tombeau qui se trouve à Touna el-Gabal, tombeau d'une femme de cette époque. En présidant à sa décoration, elle devait avoir l'âme bien partagée entre « l'ancien et le nouveau ». Dans la première salle le soubassement est alexandrin, avec les imitations de marbre, de brèches, etc... ; dans la seconde salle, le soubassement rappelle au contraire dans ses motifs les fausses portes des plus anciennes mastabas. Dans la première salle, la femme est vêtue alternativement à la mode grecque puis à la mode égyptienne ; mais dans la seconde salle où elle pénètre devant Osiris et Thot — ce terrible

dieu Thot dont il est dit qu'«il ne s'endort pas avant d'avoir tout jugé» — il n'est plus question de se permettre ces fantaisies : la voici impeccablement égyptienne et hiératique dans le plus rituel des costumes.

A cette même époque, l'Égypte provoque la même perplexité en Grèce et dans le sud de l'Italie. Sur les galères qui partent d'Alexandrie, les matelots athéniens se confient à «Isis, étoile de la mer». Partout où ils jettent l'ancre, on élève des temples aux divinités égyptiennes, plus pures que les dieux de l'Olympe. Ces temples sont ornés de palmiers, de sphinx, d'ibis, et tout ce qui vient d'Égypte est accueilli avec émerveillement. — On célèbre les mystères d'Isis, et la passion d'Osiris.

Vu ce chassé-croisé d'influences, il ne faudrait pas s'*exagérer* l'hellénisation d'Hermopolis, surtout deux ou trois siècles av. J.-C. Si l'*art* vogue vers des formules nouvelles, la *religion* demeure amarrée à la théologie traditionnelle, et surtout au dieu *Thot*, le séculaire patron d'Hermopolis.

*
* * *

Ce dieu Thot avait un grand prestige dans la religion égyptienne. C'est le «*dieu de la science*», «le scribe de Maat» (déesse de la vérité), le «Maître des Hiéroglyphes», l'«inventeur des lettres». «Il connaît, dit Maspero, sa géographie et sa rhétorique sur le bout du doigt... D'ailleurs il est historiographe à la Cour d'Horus, et on l'avait chargé, par décret royal, d'enregistrer les victoires de son seigneur et d'*inventer pour elles des noms sonores*.» C'est encore lui qui préside à la pesée de l'âme devant le Tribunal d'outre-tombe ; il tient toujours la palette et la plume pour inscrire les défaillances mortelles et les mérites impérissables. Il sera toujours le patron des avocats puisque son rôle était encore de plaider la cause du mort. (Dans un passé ténébreux il avait même plaidé pour Osiris et gagné sa cause.) Si Thot n'était pas intervenu, jamais le monde n'aurait été créé, jamais

le soleil n'aurait lui, jamais le monde ne serait sorti de l'ignorance. C'est Thot, l'irremplaçable Thot.

À l'origine, ce dieu d'une si haute compétence était réservé aux privilégiés. Plus tard, son culte devenu populaire changea de figure : le dieu de la science était devenu le dieu de la magie.

Les deux personnifications du dieu Thot sont, au premier abord assez inattendues : ce sont l'*Ibis* et le *Cynocephale*.

L'*Ibis* faisait l'admiration des anciens Égyptiens. Ils avaient noté sa démarche calme et son pas toujours égal, symbole de sagesse et de maîtrise. Ils avaient surtout noté que l'*Ibis* semblait avoir une notion parfaite du *temps*, des saisons et des cycles de l'année. Ses migrations à date fixe devaient impressionner les prêtres experts dans l'art d'apprécier cet élément subtil qu'ils appelaient «comput» et que nous appelons «temps».

Or, dans la légende égyptienne, Thot avait réussi un coup de génie par rapport au *temps* : il y avait eu une longue période de flottement durant laquelle les Égyptiens considéraient l'année comme étant de 360 jours. Restait une marge creuse de 5 jours. Comment fut-elle comblée? Naturellement grâce à Thot. En effet, la déesse du ciel Rhéa avait — pour des raisons très romanesques — mécontenté Râ, le dieu-soleil et son répondant, la lune. Pour se venger de Rhéa, le soleil jeta sur elle un charme maudit qui était valable pour les 360 jours de l'année sans en excepter un seul. Thot qui avait de l'amour pour la déesse, résolut de la sauver de ses privations, en lui inventant au besoin des jours nouveaux et de nouvelles nuits ; il joua aux dés avec la lune et gagna la 60^e partie de chaque jour dont il fit 5 jours entiers qu'il offrit à la déesse Rhéa. . . Pour Rhéa et pour tous les hommes l'année comptait désormais 365 jours.

L'*Ibis*, rappelant aux Égyptiens le haut fait de Thot, il était juste qu'il en demeurât le symbole.

La personnification de Thot c'est le singe, plus spé-

cialement le *cynocéphale*, comme le témoignent, à chaque pas, les vestiges de Touna el-Gabal. Pour nous qui ne sommes pas rompus aux symbolismes anciens, ce choix provoque une surprise amusée et même un malaise. Nous sommes habitués à considérer le singe comme un animal grotesque, trivial et hilarant, un peu agaçant pour l'homme à force de fraternité.

Personne au monde n'a fustigé le peuple singe avec plus de mordant que ne l'a fait Rudyard Kipling dans le *Livre de la Jungle*. Tous les autres animaux, bien que jouissant de leurs facéties, les tiennent en suprême mépris et disent d'eux comme dernière excommunication : « Nous ne buvons pas où boivent les singes, nous ne chassons pas où ils chassent, nous ne vivons pas où ils vivent, nous ne mourrons pas où ils meurent. » Évidemment, ce qui manque au singe, c'est le *prestige*. Ne parlons pas des singes momifiés qui sont d'une dignité bouleversante (peut-être la simple dignité des choses rendues à la mort) : ces singes momifiés ont l'air de s'être pris au sérieux jusqu'à la neurasthénie. Mais le culte des singes vivants devait être assez gai. Celui qui se prosternait devant un singe devait avoir du mal à garder son sérieux en voyant le singe l'imiter en se prosternant devant lui.

Les anciens Égyptiens qui ne manquaient pas d'*humour* devaient se rendre compte de ces défauts. Il fallait donc qu'il y eût une *raison* grave pour que le cynocéphale fût admis au rang d'animal sacré, ayant droit aux hommages, aux offrandes, à l'embaumement et à l'immortalité. Cette raison c'est que les singes, et surtout les cynocéphales, ont une particularité souvent notée par les explorateurs : ils ont une sorte de culte élémentaire, de sensibilité élémentaire pour le *soleil*. A l'aube, tournés vers lui, ils saluent son apparition par des cris que l'on peut interpréter comme une ovation de bienvenue. Au coucher du soleil, le peuple singe pousse une lamentation d'adieu.

Vu l'importance du culte solaire dans la théologie égyptienne et vu le rôle qu'y jouait Thot, il est normal que le singe ait joui de ces privilèges.

Les surnoms des singes à Touna el-Gabal suffisent à nous renseigner sur le respect et la poésie qui entouraient leur culte. L'un se nomme : «Celui qui est en joie»; l'autre le «matinal»; un troisième, «celui qui réside dans son lac»; un quatrième, «celui qui loue avec sa flamme».

D'ailleurs, les anciens Égyptiens avaient le génie des surnoms, qui sont parfois une phrase entière tout empreinte de poésie; ainsi : le *thème des douze heures par jour* permettait aux poètes de Touna el-Gabal d'y exprimer leur impression au sujet de chacune de ces heures : l'une se nomme : «l'heure qui ouvre le cœur des ennemis»; l'autre «la pourfendeuse des âmes»; une troisième : «l'étoile»; une quatrième : «celle qui est au milieu de sa barque»; la 8^e heure : «celle qui referme ses bras»; la 12^e heure : «celle qui voit les beautés de son maître».

*
* *

Le prestige de Thot devait rejaillir sur ses ministres puisque le tombeau de Pétosiris n'appartient pas à un Pharaon ou à un seigneur, mais à un grand prêtre de Thot qui se nommait Pétosiris et qui exerçait les plus hautes fonctions religieuses à Hermopolis vers la fin du iv^e siècle av. J.-C.

Se rendre en pèlerinage à ce tombeau, c'est répondre au plus explicite désir de Pétosiris. Ceux qui savent lire les inscriptions déchiffrent sur les parois du tombeau cet appel réitéré : «Ô vivants qui êtes sur la terre et venez dans cette nécropole, ah, prononcez mon beau nom à côté de celui des dieux... inclinez vos bras vers moi, et Thot vous bénira!» Pétosiris prévoyait d'ailleurs parfaitement qu'à sa tombe viendraient des pèlerins érudits

et des pèlerins ignorants. Comme il l'a fait graver lui-même, il a distingué, d'une part, «les scribes, les savants» et, d'autre part, avec beaucoup d'indulgence, «les gens qui viendront avec eux».

Pour les «gens qui viendront avec eux», il reste deux ressources : d'abord, regarder, comme on feuillette un beau livre d'images dans sa palpitante évidence. Puis, écouter les explications que donne le maître des fouilles.

Il y a une visible allégresse dans les peintures de ce tombeau : *le début de l'influence grecque* y contribue. Les thèmes sont ceux d'autrefois, mais un autre vent a soufflé sur eux, un vent printanier. Les gestes sont plus déliés, plus abandonnés dans leur courbe. Les théories de porteurs d'offrandes passent, animées, détendues, avec un sens du jeu, du caprice et même de la mutinerie.

Ces paysans qui pilent les plantes aromatiques du pays de Pount, ce pays aux frontières de rêve d'où les Égyptiens rapportaient les parfums et l'encens, les orfèvres, les vendangeurs, les pâtres, les enfants qui se glissent partout avec leur intempestive gentillesse, tout cela donne une impression de nonchalance heureuse que vient secouer la rigueur bougonne du contremaître.

Le texte pour ceux qui le déchiffrent n'est pas moins enjoué et doux. Un moissonneur se tourne vers une glaneuse pour lui dire : «Dès le matin je moissonne, quand la rosée tombe du ciel», et la glaneuse lui répond : «Comme ils sont gais, ceux qui font prospérer ce champ!»

La petite fille de Pétoisiris, qui porte ce joli nom de «Tehiou», rend le même témoignage : «Père, Père, comme il est beau de marcher sur la voie du dieu!... tu as construit cette demeure avec joie, et tous les hommes qui y ont travaillé, leur cœur était dans l'allégresse.»

Je crois que l'on pourrait en dire autant des *ouvriers* qui peignent, actuellement, à Touna el-Gabal... C'est une belle chose que de les voir pendant leur travail chanter à pleine voix tandis que le sable glisse sous leur pioche. Souvent au sommet de la colline, l'un d'entre

eux danse, pendant qu'un autre, accroupi, l'accompagne à la flûte de roseau. Une fois, tous ces ouvriers ont allumé brindilles et bûches pour nous donner un feu de camp. Rien n'y manquait, ni leurs cantilènes, ni leurs sketches humoristiques, ni leurs danses au bâton... leur verve aurait pu, jusqu'au petit jour, flamber en feu de joie.

Ces ouvriers font partie des fouilles. Ils s'y passionnent et chaque découverte leur donne le courage de supprimer en chantant le «kôm» suivant.

Ces travailleurs, à force de vivre dans cette atmosphère, en ont peut-être pris le style : une vision, parmi tant d'autres, serait celle de ces six ouvriers portant sur leurs épaules un sarcophage et marchant lentement vers leur musée — et leur silhouette, au coucher du soleil, découpée en bas-relief sur l'horizon rouge.

*
* *

Près du tombeau de Pétosiris, se trouve la Balustrade claire et somptueuse en calcaire blanc. C'est le rempart sacré qui devait clore l'enceinte réservée aux adorateurs de Thot. Des dalles verticales se suivent, les unes intactes, les autres tronquées. On dirait de loin une rangée indéfinie de cierges dont quelques-uns auraient brûlé plus longtemps que les autres.

C'est la découverte partielle de cette balustrade au début des fouilles, et l'étude de son plan, qui a donné lieu de croire qu'un cimetière devait exister à proximité. Hypothèse confirmée l'année suivante.

En effet, l'une des plus belles découvertes du D^r Samy Gabra, l'une des choses qui suffirait à elle seule à consacrer l'importance et la beauté de Touna, c'est la découverte des Galeries souterraines. On s'attend à parcourir une centaine de mètres bien sages et rectilignes comme un corridor découvert, et l'on s'aperçoit avec

stupeur et enthousiasme que ces galeries doivent, en définitive couvrir 40 *feddans*. C'est un monde intouché où gisent par milliers des jarres pleines d'ibis ; quelques-unes ont été brisées et l'on voit la parfaite géométrie des bandelettes entre-croisées, d'autres contenaient des amulettes et des papyrus qui sont au Musée du Caire. Parfois le coup sec qui ouvre la jarre révèle toute une famille de petits ibis blottis côte à côte comme dans un nid. D'autres jarres, scellées, sont encore à leur place, dans les niches superposées qui montent jusqu'au plafond ? On dirait un pigeonnier dont pourrait partir un vol blanc. Voici les offrandes, voici les lampes funéraires dont le rebord est encerclé de fumée comme si les prêtres de Thot venaient de souffler sur elles avant de partir. Au fond, sur un autel, voici un singe momifié qui fait de la peine à force d'être grave. On dirait qu'il n'a jamais fait autre chose dans sa vie que d'être sérieux et adoré.

Les parties libres des murailles sont peintes sur un fond acajou qui semble éclairé par une lumière fauve.

Ces galeries souterraines sont un véritable labyrinthe dont l'entrée principale n'est pas encore découverte. Le D^r Gabra pense qu'elle doit être dans les environs de la grande Balustrade. Sera-t-elle plus belle que l'entrée nord ? On y pénètre par un spacieux escalier en pente douce. A mesure que l'on descend on est happé par la nuit. Les ouvriers précèdent avec leurs lampes. On les voit avancer à tâtons sur les amoncellements de sable et de jarres. Leurs lampes s'éloignent dans une perspective rétrécie, elles ne sont plus au loin que des gouttes de feu, et ce sont encore, et encore, les galeries.

Les galeries sont essentiellement réservées aux « esprits supérieurs », les dieux et non les hommes ; pourtant un prêtre de Thot a eu le privilège d'y recevoir sa sépulture : on l'a retrouvé entouré d'ibis, et comme associé à leur fragile gloire.

*
* *

En pénétrant dans les galeries par l'une des entrées secondaires, on trouve, à droite, une enceinte carrée, à ciel ouvert. Sur le dallage des traces de bitume, de gros bols pleins de résine. Sur un grand lit de pierre, qui occupe tout un angle de l'enceinte, les mêmes traces noirâtres et gommeuses. Nous sommes en présence d'une découverte sans précédent dans l'histoire des fouilles, et l'une des fiertés de Touna el-Gabal : un atelier d'embaumement. On dirait que là aussi dans leur hâte, les maîtres embaumeurs viennent de quitter...

Placé au centre de la nécropole, l'atelier semble être, pour ceux qui s'en vont, une promesse de durée. Et l'on songe à cette même promesse, faite à Pétosiris et inscrite dans son tombeau : «Thot t'accordera des faveurs semblables après ta mort, à savoir : un bel embaumement, du travail d'Anoup, et la sépulture dans ce tombeau à l'intérieur de quatre cercueils : l'un en genévrier, l'autre en pin, le troisième en sycomore et le quatrième en pierre.»

Mais les anciens Égyptiens ne se contentent pas, vis-à-vis de leur mort, d'une simple promesse consolatrice et d'un souci matériel de conservation. Ils mettent en jeu toute leur *sollicitude*, toute leur *initiative* morale. La moindre passivité leur semblerait une trahison. Un mort est pour eux un être démuni, au secours duquel il faut venir. C'est un être retranché des autres, mais qu'il faut rejoindre, qu'il faut aider. Un mort est surtout un être privé de lui-même et qui attend de ceux qui l'ont aimé qu'ils le redonnent à lui-même. A cet égard le *rituel funéraire* est d'une beauté splendide : le prêtre debout près de la dépouille mortelle s'adresse au partant comme pour lui insuffler la force de croire qu'il n'est pas mort.

Il lui parle comme on parlerait à un enfant plein de souffrance, de naïveté et d'attente : « Tes os ne périssent pas, ta chair n'est pas défaite, tes membres ne sont pas distants de toi. . . Vois, ton sarcophage est brisé. » Puis, se reprenant comme s'il en avait trop dit et trop promis à cet enfant, il lui affirme du moins que la déesse du ciel le ressuscitera : « Elle te redonnera ton visage, elle rassemblera pour toi tes os, elle réunira pour toi tes membres, elle te redonnera ton cœur dans ton corps. »

Lorsque le prêtre et les amis reviennent au tombeau pour y déposer leurs offrandes, ils reprennent auprès du mort cette phrase de persuasion qu'ils n'avaient pas achevée ; ils lui demandent de « détacher ses bandelettes, de rejeter le sable de son visage ». Ils lui offrent le pain et la boisson « par lesquels, lui disent-ils, tu deviens quelqu'un de prêt, quelqu'un d'équipé » et ils ajoutent : « Par lesquels tu deviendras une âme. »

Leur but est donc d'*aider le mort à redevenir une âme*. Doucement ils lui redonnent ses sens comme des antennes de vie. Souvent c'est au dieu Thot qu'il appartient de rendre au mort l'essentiel : le souffle de vie (1). On fait passer sous les narines du mort un morceau de voile de barque, symbole du vent qui gonfle les voiles comme le souffle de vie anime l'homme.

Graduellement, les survivants, par leurs efforts, recréent le mort, ils font de lui cet être cohérent et fort auquel ils disent comme un suprême témoignage : « *Tu as pouvoir sur tous les pouvoirs qui sont en toi.* »

Il n'y a donc rien de moins abandonné qu'un mort de l'ancienne Égypte : toute l'atmosphère des fouilles nous le dit. Chaque détail est un indice de la présence consentie des survivants, et une preuve de cette volonté de souvenir qui fait les plus longues fidélités.

(1) Car Thot est en même temps le dieu du vent.

Près de la balustrade et de l'atelier d'embaumement s'étend un *terrain vague* ; au premier abord, il a cet air inoffensif et placide qu'ont tous les terrains vagues. Mais vient le jour où l'on découvre ses macabres malices. On vous demande si vous avez envie de voir des momies encore à leur place.

Quelques centimètres de sable sont raclés en une minute et voici jusqu'à fleur de terre les premières bandellettes, puis la forme d'un corps. Si l'on a le privilège de faire cette expérience à la nuit tombante, et cet autre privilège de tomber, à titre d'essai, sur une horrible momie à barbe rousse, on perd confiance, pour la vie, en tout ce qui se nomme terrain vague.

Ces momies de l'époque romaine devaient appartenir à des pauvres qui ne pouvaient pas obtenir l'embaumement de luxe. Elles craquent au toucher avec un bruit de bois sec...

C'est également à l'époque romaine que remonte le Puits trouvé à Touna el-Gabal. En approchant on entend un ronronnement d'eau et l'on voit une sakieh. Ce puits qui avait été envahi par le sable est donc rendu à son état primitif. On y a retrouvé les cordages et les urnes d'autrefois. Il a 34 mètres de profondeur et 20 mètres de circonférence. Ce puits péniblement creusé en plein désert devait être utile aux desservants de la nécropole ; il devait étancher la soif des cynocéphales et alimenter les bassins destinés aux ibis sacrés... Lorsque nous remontons l'escalier en spirale qui contourne le puits, on nous fait remarquer, autour de la margelle, des *troncs d'arbres* sapés à la base. Troncs de « doum » dont la présence s'explique ici par la prédilection que manifestent les singes pour les fruits de cet arbre.

Toutes ces délicatesses donnent à croire que les animaux sacrés ne devaient pas attendre leur mort pour être choyés à Hermopolis.

Autour du tombeau de Pétosiris émerge toute une cité funéraire de date plus récente que le tombeau et con-

struite en brique crue. Les maisons sont contiguës, adossées peureusement les unes aux autres ; on dirait qu'un miracle les tient encore debout. Un même motif de décoration revient souvent au fronton de ces chapelles : un treillis carré, dont les interstices rouges font rêver à une lampe brûlant à travers le treillis.

On avance à travers des ruelles étroites jonchées de débris de terre cuite : vases à rainures, anses, veilleuses brisées, coupes, jarres. Débris de *verre* aussi, car l'art du verre, hérité de Tell el-Amarna était florissant à Hermopolis ; les pâtes de verre, serties dans le bois, imitaient les perles fines ou les matières précieuses, cornaline, émeraude, jaspe, ambre, turquoise, etc... Aux débris de terre cuite et de verre s'ajoutent les *ossements* qui attendent, sans angoisse et sans hâte, le jugement dernier.

Des escaliers étroits donnant sur ces ruelles, mènent à la terrasse de ces maisons funéraires, et dans cet amoncellement tout semble parler le langage inarticulé des choses encore étourdies par un long sommeil.

On imagine le soin qu'il a fallu de la part des fouilleurs pour que la cité entière ne s'affaisse pas au fur et à mesure qu'on essayait de la déterrer. On conserve d'ailleurs à Touna une série de plaques photographiques dont la légende est celle-ci : «Maison disparue au cours du déblaiement.» Ces maisons ont l'air d'avoir attendu qu'on les retrouve pour dire un seul mot et rendre le dernier soupir ; elles devaient s'effondrer comme un château de cartes dès que disparaissait leur frêle appui de sable.

Parmi celles qui ont eu la vaillance de demeurer, plusieurs ont été *reconstituées*. Ici le style pharaonique a complètement cédé la place à d'autres formules, moins heureuses, du point de vue de l'art, mais qui offrent un précieux document historique. En effet, vu la fragilité du stuc employé par les peintres à cette époque, les documents de cet ordre ont disparu dans les autres pays, tandis que la sécheresse du désert d'Égypte leur a permis

de durer. Visiblement «des Grecs ont passé là» ; voici leur mythologie et leurs légendes : Proserpine, Électre, OEdipe, le cheval de Troie. L'usage des masques en plâtre coloré devient de plus en plus fréquent dans les sépultures (on y voit des têtes de femmes fardées, aux yeux agrandis, leurs coiffures sont si savantes et si laborieusement compliquées que l'on situe en les voyant, les adjurations que Clément d'Alexandrie adressait aux femmes de cette époque pour les supplier de consacrer leur temps à autre chose).

A part tous les objets précieux trouvés dans ces sépultures et donnés au Musée du Caire, on trouve encore au Musée de Touna el-Gabal, une intéressante collection de masques, de statues, d'amulettes, de vases... On peut passer des heures dans ce musée, à identifier les types différents, les croisements de races et tous les indices de l'évolution plastique.

Sous l'influence de l'école d'Alexandrie, l'art s'adonne aux imitations. On ne possédait plus les marbres de jadis, les bois précieux, mais le peintre est là pour en imiter la brèche. Il imite aussi bien l'entrelacement des guirlandes autour des colonnes, l'opulence des grappes de raisin, le pli des draperies ; le souci de «paraître» domine. Avec lui, les simulacres, l'ingéniosité de l'artiste qui exploite sa possibilité de leurrer.

Parfois la verve s'aiguise : témoin cette caricature où l'on voit un Égyptien saluant avec une emphase ironique le fonctionnaire romain drapé dans sa dignité.

Au moment de cette nouvelle et plus définitive transition qu'est la transition chrétienne, les sursauts du symbolisme ancien se manifestent d'une manière inattendue : tel ce saint Georges, terrassant le dragon où saint Georges a une tête de faucon. On n'a pas encore oublié Horus.

Ce que nous avons vu jusqu'ici forme un tout : c'est un peu de l'histoire tangible d'Hermopolis telle que les fouilles la révèlent : à moitié souterraine si l'on songe

aux galeries sans fin, au puits et aux secrets que masquent encore les collines, à moitié exposées aux quatre vents, si l'on songe à la balustrade, au temple, et à tout ce qui reçoit le soleil. Hermopolis *grave* dans ses préoccupations, *éclectique* dans son hospitalité, durant les siècles de recherches que nous avons évoqués.

A part Hermopolis, Touna el-Gabal réserve une digression dans le temps puisque nous remontons à quatorze siècles av. J.-C. et digression dans l'espace, puisque les stèles dont il serait injuste de ne pas dire un mot sont un peu en dehors du rayon immédiat de Touna el-Gabal.

A quelques minutes du terrain de fouilles commencent les premiers vallonnements de la chaîne Libyque. Les collines se succèdent, les unes dorées au sable très doux, comme de la poussière de soleil ; d'autres sont couvertes de rondelles roses comme des écailles ; d'autres encore sont faites de blocs pierreux tout griffés en longueur par le vent. C'est dans le flanc d'une colline, à 1500 mètres des fouilles que se trouve incrustée *une stèle du Pharaon Akhounaton*. Pourquoi ce Pharaon a-t-il laissé un souvenir aussi aigu ? Souvenir où domine la poésie lorsqu'on pense à cet « Hymne au Soleil » plein de fougue et de fraîcheur. Souvenir où domine l'audace lorsqu'on pense à la révolution religieuse qu'à l'âge de 16 ans Akhounaton a déclenchée dans toute l'Égypte. D'autres pharaons, — les constructeurs, les conquérants — ont survécu grâce à leur réussite, alors que la vie d'Akhounaton n'a peut-être été qu'un échec puisqu'aussitôt après sa mort son nom est rayé des temples. On ne l'appelle plus que « l'abattu, le criminel Akhounaton ». Son ombre est pourchassée et criblée d'anathèmes. Et cela, parce qu'il a été, tout simplement, un *adolescent brûlé et mystique*. Pourquoi abandonne-t-il Thèbes, l'opulente, la traditionnelle, où sa mère la reine Tii lui demande sans doute de régner et d'être grand ? Pourquoi lui si frêle (tous ses portraits le montrent malade, et l'on

suppose qu'il est mort à 26 ans) pourquoi se lance-t-il dans la plus épuisante des aventures spirituelles? Pourquoi lui que l'on nomme «le Seigneur de la brise de douceur» ne laisse-t-il pas la vie s'écouler, paisible, près de Nefertiti qu'il aime et qu'il appelle «dame de grâce», «grande d'amour», «maîtresse de son bonheur»?

S'il coupe tous les ponts derrière lui, c'est qu'une force le pousse à porter témoignage. La religion, telle qu'il la voit autour de lui, écartelée entre mille dieux rivaux lui semble une trahison. Autrefois les prêtres d'Hermopolis étaient plus près de la vérité : ils croyaient à un Dieu unique ; c'est à leur tradition piétinée qu'Akhounaton veut rendre la vie : il croit non seulement à un Dieu unique, mais encore à un Dieu d'amour, père de tous les hommes, généreux comme le soleil qui éclaire et réchauffe tous les hommes sans distinction de race. C'est le *soleil* qu'Akhounaton choisit comme emblème de la religion purifiée : les rayons qui émanent de lui, se terminent par des mains ouvertes pour évoquer le don de ce Dieu libéral.

Thèbes peut-elle écouter ce message? Les prêtres d'Amon la tiennent entre leurs mains cupides. Ils n'écoutent pas cet adolescent extasié qui veut déranger leur vieille sécurité. L'adolescent ne se laisse pas intimider : il prend de redoutables initiatives qui le compromettent pour toujours : il change de nom : lui qui se nommait Aménophis IV, il exige qu'on le nomme désormais «Akhounaton», c'est-à-dire «celui qui plaît à Aton», celui qui plaît au soleil. Il abandonne Thèbes. Il laisse «les morts ensevelir leurs morts» et lui s'en va. Il remonte le Nil. Il veut une *nouvelle capitale*, libre de toute allusion à un passé qu'il considère éteint. «On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres» et s'il veut une nouvelle capitale, c'est pour la dédier à tout ce qu'il croit. (Cette ville que nous appelons actuellement Tell el-Amarna est légèrement au sud de Touna el-Gabal sur la rive opposée du Nil). Il lui donne un nom splen-

dide : «La Cité de l'Horizon.» «Cité de l'horizon du disque», c'est-à-dire du soleil.

La stèle que nous voyons à Touna est l'une des nombreuses *stèles-limites* de la nouvelle capitale. A cette place il dominait alors, comme nous dominons aujourd'hui, le cadre qu'il s'était choisi : voici, après un lent dépliement de désert, une bande de terres cultivées... puis Bahr el-Youssef... Au delà, le Nil sur lequel on aperçoit des voiles gonflées... encore d'autres terres cultivées... puis l'esquisse de la chaîne Arabique perdue dans l'horizon qui bleuit.

Akhounaton a voulu faire de la stèle qu'il érigeait à cet emplacement *un témoignage d'offrande* : «L'étendue comprise entre les stèles-limites depuis les collines de l'est jusqu'aux collines de l'ouest est la cité de l'horizon. Elle appartient à mon Père Râ Horakti-Aton : montagnes, déserts, champs, îles, reliefs, souterrains, terres, eaux, villages, embarcadères, hommes, bêtes, bocages, et toutes les choses qu'Aton, mon Père, éveillera à l'existence, éternellement.»

La stèle sud est à trois kilomètres de Touna el-Gabal. Pour nous y rendre, nous avons parcouru en voiture un désert sans piste, tantôt mat et comme étouffé, tantôt ruisselant de pierres luisantes qui chantaient sous les roues ; parfois, à l'horizon, un cirque de collines refermé comme un collier d'or. Ici, le panorama est beaucoup plus tourmenté : ce sont des collines au visage de chaos qui surplombent à pic la vallée d'Akhounaton.

Le Pharaon est certainement venu lui-même à cette place : l'inscription tient à noter qu'il s'y est rendu «sur son chariot d'électrum et qu'il a fait halte au pied des collines de l'est». C'est là, dit-il, qu'il a prononcé devant le soleil un serment de vérité. Il affirme que les stèles qu'il érige résisteront à la destruction de l'eau, du vent et des éboulements. Il affirme que si jamais elles venaient à tomber, il les remettrait ou on les remettrait à leur emplacement primitif.

On voit l'insistance fervente avec laquelle Akhounaton tient à ce témoignage ; on sent la détresse qu'il aurait eue s'il avait vu pâlir après lui cet embrasement de foi qu'il avait allumé en se consumant.

Les hommes ont essayé d'éteindre son nom trop brûlant, de même que le temps a voulu brouiller les pistes sur lesquelles marchaient les hommes d'autrefois, de même que les sables ont essayé d'ensevelir Touna el-Gabal...

Ces tentatives ont échoué une à une ; c'est une joie immense pour nous que de sentir si proche, si fraternel, ce monde où tout nous dépasse mais où rien ne nous est étranger. « Une chose de beauté est une joie pour toujours » et l'émotion qui nous saisit devant les vestiges de Touna el-Gabal, c'est de voir que la beauté pour laquelle ils ont peiné, pour laquelle ils ont vécu, ne sait pas, et ne veut pas mourir ; c'est qu'elle est faite pour vivre et pour rendre témoignage à cette beauté du monde et des hommes que chantait Akhounaton.

Ces hommes de jadis avaient trop de foi pour que leur foi soit démentie. C'est pourquoi les hommes d'aujourd'hui ont eu la vaillance d'aller à leur rencontre et de ne pas s'arrêter avant le terme de leur recherche : ils les ont trouvés, ils les ont reconnus et nommés, ils nous les ont donnés.

Ce qui reste à chacun de nous c'est de les reconnaître à notre tour et de les nommer encore, puisque ces hommes n'avaient qu'une espérance : celle d'être vivant tant que des vivants « prononceront leur nom ». Et leur espérance nous regarde dans les yeux.

Yvette HABIB.

POÈMES.

Votre douceur.

*Si c'est vous la douceur, tentation première
Qui fit de l'arbre de la vie, l'arbre du désespoir,
Si c'est vous la matière irréprochable de mes rêves
Salut! et ne dites pas notre entrevue de chair.
Je m'avançais en vous comme l'obsession des mages,
L'étoile de vos membres éclairant ma misère
Fragile et orgueilleuse, bel amour!
Si c'est vous la douceur, ces villages
Nous donneront l'eau et le sel de leur solitude.*

Le cœur étranger.

*Les branches que l'on casse pour parvenir
Jusqu'au cœur étranger,
Les ombres dépassées par la hauteur des forêts
La sarabande de tout un peuple salué par la défaite
Voilà ce qui m'attend et me veille chaque jour...
Le cœur étranger nu
Comme le premier péché de la femme,
Il vous appelle par votre nom
Désormais sa barrière et sa croix
Et vous donne un pur chagrin
Celui de n'être jamais tout à fait sa prière*

Belle histoire.

*Froide, ô femme habilement appelée
Quand vous descendez les orgues de la passion
Le chœur de vos doigts dans mes baisers
Alors, aucune pierre n'a été retrouvée
Ni celle de la fuite, ni celle de la faim
A la dernière escale qui pourrait encore naître
Ni, surtout,
La pierre de mon front trouvée en votre amour.*

Henri EL-KAYEM.

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

(SUITE).

La philosophie sociale profite aussi, vers 1840 des idées romantiques et positivistes. Pendant que le courant républicain, kantien, prend de plus en plus de force, de nombreuses théories s'élaborent pour déterminer les conditions de la justice économique. Égalité politique et liberté sans égalité économique sont inconcevables. Or, la suppression de la propriété semble, pour beaucoup, la condition préalable de cette justice. *Qu'est-ce que la propriété?* (1840) résout, après Rousseau, ce problème en ce sens. Si Proudhon se méfie fort de l'État, ce qui en fait le père des anarchistes, il éprouve une égale horreur pour la violence, si contraire à la révolution de raison de ses pensées. L'égalité lui semble un principe suffisant du système social : égalité des produits du travail et des salaires, égalité entre vendeurs et acheteurs, entre prêteurs et emprunteurs (1).

Tout autre est la conception de Karl Marx. Proudhon invoque la Raison : Marx, les facteurs économiques. Le premier désire qu'un idéal de justice universel et permanent se réalise, le second une étape, inévitable d'ailleurs, du devenir économique. L'un veut libérer l'indi-

(1) Cf. Georges WEILL, *Histoire du Mouvement Social en France*, p. 39.

vidu, fin en soi ; l'autre nie son existence au profit de la société, ici, classe. Proudhon déteste la violence, Marx estime que la force est la seule loi du devenir : l'évolution ne peut se faire que par la lutte des classes. Proudhon est disciple de Rousseau et de Kant, Marx du romantisme, de l'hédonisme, de la sociologie d'A. Comte et du monisme scientiste. Le monde est un devenir de forces, caractérisé par la lutte ; mais la pensée de l'individu est le reflet de la société ; la force qui meut tout, c'est l'argent. L'homme être matériel, social, apparu à un moment de l'évolution universelle, s'explique par le jeu rigoureusement déterminé des forces économiques. Voilà les causes nécessaires et suffisantes des guerres, des réformes, des religions, des philosophies, des littératures et des arts. Alors que les positivistes ramènent l'homme à l'atome ou à l'onde, c'est dans l'argent que Marx est invinciblement porté à voir le principe premier de toutes choses : irrémédiablement esclave de l'hédonisme capitaliste, il accepte tous les postulats du romantisme économique. Le devenir perpétuel de la force économique accepté, Marx prend la seule position qui puisse lui donner l'absolu : l'identification définitive (1) avec la force de cette classe des travailleurs. Dès lors la force de cette classe est en même temps Vérité et Justice divine. Le marxisme, comme tout autre romantisme, est une forme éminemment religieuse de la pensée. Heureusement, ou malheureusement, ces doctrines si dangereuses s'unissent dans le *Manifeste Communiste* (1847) et le *Capital* (1867) à l'idéal de justice de la Révolution de 1789, sans qu'on s'explique, d'ailleurs, pourquoi. Au près des ouvriers Marx triomphe aisément de Proudhon, pour les mêmes raisons qui l'ont fait emporter à Napoléon et à Napoléon III sur les Révolutions de 1789 et 1848. Les peuples

(1) Cette identification *prédestinée* semble bien dériver de Luther. Le pangermanisme s'explique de même. Cette communauté de structure explique bien des choses.

ont *peur* du devenir et seule l'assurance que la force c'est eux, qu'ils représentent l'absolu même, peut les rassurer.

Le romantisme et le positivisme sont souvent caractérisés par l'épithète d'*anthropocentriques*. Bergson, notamment, est de cet avis : « Il y a bien des manières, dit-il, de définir le positivisme, mais nous croyons qu'il faut y voir avant tout une conception anthropocentrique de l'univers (1). » Ce jugement repose, ce semble, sur une équivoque. Qu'entend-on par anthropocentrisme ? On nommerait volontiers ainsi l'attitude d'esprit qui consiste à considérer l'Univers d'un point de vue purement humain ou à étendre à l'Infini les caractères de l'homme. Il est évident, dès lors, que seules les philosophies qui par « homme » entendent ce qui le constitue éminemment — sa différence spécifique, l'intelligence dans ses plus hautes manifestations, les idées d'infini, de vérité, de justice et de beauté absolues, le désir d'unité, de permanence et d'amour — méritent ce titre d'anthropocentriques. C'est en ce sens qu'on peut l'appliquer à Kant, et peut-être (mais déjà avec des réserves) à Auguste Comte. Les philosophies théocentriques, antérieures à Kant sont elles-mêmes, au fond, purement anthropocentriques : toutes en effet attribuent à Dieu par cette méthode d'analogie dont parle saint Thomas, les qualités les plus hautes de l'homme ; elles ne prétendent certes pas que notre intelligence *est* l'intelligence de Dieu, mais puisqu'aussi bien de toute façon on qualifie Dieu, même lorsqu'on se refuse à admettre son existence, il est clair qu'il vaut mieux lui attribuer la manifestation la plus haute qui soit dans l'univers, que la plus basse. Ne serait-il pas préférable de ne pas le déterminer du tout ? peut-on objecter. Mais la question est qu'en fait c'est impossible. Lorsqu'on ne qualifie pas Dieu, il reste quand même qu'il est Toute-Puissance, et par là la

(1) *La Philosophie*, p. 14.

Force tendra à être considérée comme seul absolu dans le monde. Voilà pourquoi Kant lui-même a été contraint, pour fonder la morale, de concevoir un être où les qualités désirables en l'homme soient d'une absolue perfection. Qu'on le veuille ou non, du fait même que les idées d'infini et d'absolu se trouvent en notre esprit, une existence éternelle et infinie devient seule apte à garantir la conception que nous désirons nous faire du monde et de l'homme. C'est aussi pour cela que refuser toute affirmation au sujet de Dieu, revient à lui attribuer ce que l'on considérera être l'explication naturelle du monde, car il n'empêche que l'idée d'infini existe, et que, par une affinité inévitable, posée sur notre ultime explication, elle la transforme en Dieu. Or Hegel voit bien dans l'intelligence la loi absolue du monde, mais il choisit pour norme sa fonction la plus élémentaire, le principe de contradiction ; par là, dans le développement contradictoire de l'idée, la force finit par être le seul critère permanent ; dès lors, inévitablement, Dieu reçoit pour qualité essentielle l'idée de Force. Le positivisme moniste, qui se prétend agnostique, ramène la pensée à l'automatisme, au cerveau, à la première cellule et, par delà, aux forces physiques élémentaires ; aussitôt, ce sont ces forces physiques et leur jeu rigoureusement déterminé, bien que livré au hasard, qui caractérisent Dieu. Chez Marx enfin, ce sont les forces économiques qui passent dans l'Infini.

Peut-on appeler anthropocentriques ces systèmes ? Projettent-ils dans l'absolu ce qui constitue l'homme ? La force, physique ou économique, n'en est pas, que nous sachions, la différence spécifique. Ce qui caractérise éminemment ces philosophies, c'est, au contraire, une attitude *physico-centrique* (1) de l'esprit.

(1) A. Comte, qui transforme la raison en Être-Suprême, et Renan qui crée la religion de la science, échappent dans une certaine mesure à ce reproche.

Dans un désir d'objectivité scientifique, très louable en lui-même, ces philosophes ont résolument abandonné toute teinte d'anthropocentrisme. Ils ne se sont pas rendu compte que Dieu devant de toute façon être qualifié par quelque chose qui existe dans la représentation que nous nous faisons de l'Univers, il est préférable que ce soit par sa manifestation la plus haute que par la plus basse. L'erreur a été de croire qu'il est possible de supprimer la métaphysique ; la science s'est alors transformé en une ontologie d'autant plus dogmatique qu'elle est inconsciente. C'est en ce sens que Bergson dénonce en ces systèmes « une scolastique nouvelle qui a poussé pendant la seconde moitié du XIX^e siècle autour de la physique de Galilée, comme l'ancienne autour d'Aristote » (1). La science procède par analyse ; aussi lorsqu'on explique un tout par ses éléments on supprime ce qu'il y avait dans la synthèse d'irréductible aux éléments, à savoir qu'il s'agissait précisément de ces éléments-là, dans un certain ordre et non pas d'autres. Ce fait, les éléments eux-mêmes ne l'expliquent pas. Ainsi de réduction en réduction on a fini par trouver dans les forces physiques la cause dernière de la pensée. Ce procédé, parfaitement légitime et fécond en science, est en métaphysique absurde. Lorsque les savants, par un mouvement naturel de l'esprit, expliquent les choses par leurs *extensions* (2) croissantes, rien n'est plus juste ; mais dès qu'ils y voient une explication philosophique, le procédé devient complètement faux, car en philosophie, c'est dans la *compréhension* croissante qu'il faut chercher l'explication première. La plus haute compréhension implique tout ce qui est en dessous, tandis que la plus large extension n'implique rien d'autre qu'elle-même. Dans la compréhension de l'homme on peut lire l'animal et le végétal

(1) *L'Évolution créatrice*, p. 399, fin.

(2) Il serait plus exact de dire : par leur compréhension de plus en plus simple.

et le chimique et le physique ; mais dans l'extension du physique, bien que l'homme soit compris, cependant il n'y est compris qu'en tant que physique, c'est-à-dire qu'il n'y est pas compris.

Cependant vers 1850 ces erreurs étaient partagées par beaucoup de bons esprits. On y voyait même avec tant d'unanimité le progrès, qu'il était bien difficile d'y échapper. Le rôle propre de l'école éclectique a été précisément d'être le refuge des esprits timorés ou suffisamment sceptiques pour ne pas choisir *une* formule de vérité. Par là elle a maintenu, en face des exagérations de toutes sortes une certaine zone de calme d'où l'on pouvait encore considérer du dehors les puissants systèmes qui s'affirmaient. L'école préservait une certaine notion de *complexité* du vrai, que chacun prétend alors abolir au profit d'une formule intransigeante. Elle a ainsi sauvé le sentiment du réel, ce qui n'est pas un mince service rendu à la philosophie.

Mais ne pas prendre parti reste bien insuffisant. Devant l'ontologie nouvelle, une *Critique* pareille à celle de Kant s'avérait indispensable. Distinguer la science de la métaphysique, fixer les limites et les méthodes de chacune, en face du devenir, dresser un absolu *humain*, telle était la tâche urgente. Cournot (1) et Renouvier l'ont tenté, mais c'est Ravaisson et, à sa suite, Lachelier et Boutroux qui l'ont réussi, du moins en partie.

Ravaisson est un intuitif, un artiste ; il est catholique et admirateur profond d'Aristote en qui il se retrouve et qu'il oppose au monisme positiviste. Il s'est d'abord occupé de psychologie. Contre les associationnistes, il veut montrer que loin d'expliquer la liberté de notre pensée par le mécanisme, c'est le mécanisme qu'on pour-

(1) *Essai sur le fondement de nos connaissances*, Paris 1851. *Traité de l'Enchaînement des Idées fondamentales*, 1861. *Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme*, 1875. Cf. BERGSON, *La Philosophie*, p. 19.

rait plutôt ramener à la liberté. C'est le but qu'il se propose dans son livre *De l'Habitude* (1833). L'acte habituel est d'abord un acte libre ; ce n'est que peu à peu qu'il se dégrade en automatisme. Cette constatation le pousse à se demander si, dans la nature, le mécanisme ne serait pas aussi « comme une conscience obscurcie et une volonté endormie » (1). Ravaisson aborde ce problème dans l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote* (1846) ; il examine du même coup les thèses du positivisme moniste. Aristote conçoit l'Univers comme orienté tout entier vers Dieu qui en est la cause finale : le monde est une hiérarchie à chaque degré de laquelle on trouve un peu plus d'intelligence ; et cependant cette intelligence était contenue en puissance dans le stade inférieur. Dès lors ne peut-on se représenter le cosmos comme l'effort de l'intelligence, dont Dieu est l'idéal, pour s'élever de la matière au minéral, à la plante, à l'animal, à l'homme enfin, en qui cette finalité devient consciente ? Dans son *Rapport sur la Philosophie en France au XIX^e siècle* (1867), Ravaisson montre que la science mécaniste qui procède par analyses ne peut que descendre des synthèses aux éléments un escalier sans fin, qu'il lui est interdit de remonter. En effet le *tout* n'est pas un *tas* d'éléments, mais une synthèse, c'est-à-dire quelque chose *de plus* que les éléments, parce qu'elle implique un certain ordre des éléments. Pour remonter la série des causes, les mécanistes sont donc obligés d'invoquer *quelque chose d'autre* que les éléments, que le déterminisme, le *hasard*. Que ces éléments et non pas d'autres se soient rencontrés, s'explique, selon eux, par une interférence indéfinie de causes, qui équivaut au hasard. De même si, dans l'évolution, nous trouvons les organes des insectes et des animaux si bien adaptés, cela est dû à une sélection naturelle, fruit du hasard. Les positivistes sont donc amenés

(1) BERGSON, *Introduction au Testament philosophique de Ravaisson*.

à invoquer, pour explication dernière de l'univers l'irrationnel pur. Et pourtant, leurs affirmations semblent raisonnables, scientifiques. C'est que dans leur désir d'atteindre à l'objectivité, ils ont répudié comme périmée toute explication de la nature qui aurait la moindre ressemblance avec l'homme. Or l'homme est caractérisé par la raison, par un *ordre* de sa vie et de ses actions, par la finalité. Dès lors, il fallait absolument rejeter finalité et raison hors des choses ; d'où la satisfaction éprouvée par la raison elle-même à constater qu'il n'y a pas de finalité et d'ordre dans la nature, mais que tout est un immense désordre, réglé par le hasard. Comme si le principe du déterminisme ne faisait pas partie de notre raison au même titre que celui de finalité et comme si la satisfaction d'aboutir à l'irrationnel n'était pas une satisfaction de la raison ! Ce hasard, d'ailleurs, aboutissant chaque fois à une synthèse viable, marchant de synthèses en synthèses ne ressemble-t-il pas beaucoup à la Providence ? Si, par contre, nous ne nous refusons pas à introduire le principe de finalité dans l'explication du monde, tout devient simple. Au lieu de réduire la synthèse aux éléments, nous expliquerons au contraire l'ordre de ceux-ci par elle. Nous pourrions alors légitimement remonter de synthèses en synthèses, le mouvement tout entier étant dirigé par la synthèse finale. Dans le *Testament philosophique* on retrouve sous une autre forme l'intuition profonde qui est à la source de sa pensée. Réfléchissant sur les *formes* en art, Ravaisson constate qu'on ne peut expliquer les formes supérieures par leurs prétendus éléments, que, par exemple, la ligne courbe ne se ramène pas à *n* droites.

Lachelier est à la fois disciple de Ravaisson et de Kant. Professeur à l'École Normale Supérieure, il a exercé une profonde action sur la génération suivante. Dans sa thèse sur le *Fondement de l'Induction* (1871), il tente de se dégager du subjectivisme kantien, de rejoindre le réel, et pour cela reprend les idées de Ravaisson sur le déter-

minisme et la finalité. Le déterminisme permet certes de concevoir les phénomènes comme un tout continu, mais seulement en tant qu'ils sont *possibles* ; en d'autres termes le jugement de causalité est hypothétique : il permet d'affirmer que *si* telles conditions sont réalisées, tel effet suivra nécessairement ; mais il ne porte pas sur l'*existence* de ces conditions. Or notre pensée ne peut pas se contenter de connaître les relations et leurs lois sans savoir si des choses existent entre lesquelles il y a relation. Le jugement de finalité permet au contraire de poser l'existence des objets. La nécessité s'exerce à l'intérieur des *séries* de phénomènes, elle ne peut expliquer la série elle-même, encore moins l'ensemble des séries. Le jugement de finalité porte sur la série et, s'il ne nous explique pas son existence, du moins nous fait-il entrevoir ce qui peut l'expliquer. Car la finalité ne se conçoit pas par elle-même ; elle suppose la liberté divine créatrice du monde. « La nature est comme une pensée qui ne se pense point suspendue à une pensée qui se pense. » Lachelier ne voit cependant pas le moyen logique de passer de l'idée de Dieu à l'affirmation de l'existence de Dieu. Pourtant on peut, dit-il, « franchir par un acte de foi morale les bornes de la pensée en même temps que celles de la nature (1) ».

Boutroux, élève de Lachelier, s'est dès le début opposé aux côtés par où son maître tient à Kant. La nature ne se règle pas sur notre raison, pense-t-il, elle lui résiste au contraire ; elle n'est pas un ordre réglé par une finalité que nous pouvons concevoir. Pour nous, elle manque d'unité. Mais cette absence d'ordre n'est pas hasard, comme croient les déterministes, elle est *contingence*, c'est-à-dire liberté. Cette contingence n'est pas irrationnelle mais *suprарationnelle*, car elle n'est sans raison que pour nous ; pour Dieu toute existence a sa place dans l'ordre qu'il conçoit librement. Telles sont les vues développées dans

(1) Dernières lignes du *Fondement de l'Introduction*.

son livre *De la Contingence des lois de la Nature* (1874), idées qu'il n'a cessé de professer.

*
* *

Ravaisson, Lachelier et Boutroux ont réussi à rétablir la métaphysique dans ses droits, la science dans ses limites. Mais tous trois étaient catholiques fervents, ce qui pour beaucoup d'esprits semblait alors constituer une condamnation *a priori*. Pourtant on peut tout aussi bien s'opposer à la philosophie du devenir en partant d'un point de vue panthéiste ou même pragmatiste. Il n'y aurait qu'à se reporter à Spinoza pour réfuter toutes les erreurs du romantisme et du positivisme moniste. On pourrait aisément leur opposer l'intuition intellectuelle de Schelling, et Hegel lui-même peut suggérer une condamnation du romantisme et du positivisme. Mais un grand philosophe avait compris dès 1819 la signification vraie du devenir ; il avait pour ainsi dire mis en scène la lutte de la Force, qui mène le monde, constitue chaque chose comme la nature entière, et de l'intelligence, produit de cet élan de l'Univers, qui en prend conscience, en saisit la vanité. Schopenhauer dans *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* sent que le devenir, ce ne peut être l'intelligence, mais ce qu'il nomme la *Volonté*, c'est-à-dire une force, un élan poussé par une finalité aveugle qui est la vie même, l'action même, le mouvement même. « L'acte volontaire et l'action du corps ne sont pas deux états, différents objectivement et reliés par le lien de causalité, dit-il, il n'y a pas entre eux un rapport de cause à effet : ils sont une seule et même chose... Ce n'est que pour la réflexion que faire et vouloir diffèrent ; en réalité ils sont un (1). » La philosophie doit employer, pour con-

(1) *Le Monde comme Volonté*, I, livre II, § 18.

naître, une méthode intérieure, immédiate, inhérente à la réalité : « Nous devons chercher à comprendre la nature d'après nous-mêmes et non pas nous-mêmes d'après la nature. » Or la seule chose en soi que je connaisse immédiatement c'est cet élan qui est en moi : « La *Volonté* est le seul concept, entre tous, qui n'a pas sa source dans le phénomène... mais qui vient du dedans, qui sort de la conscience de chacun ; dans lequel chacun reconnaît son propre individu, immédiatement, sans forme aucune, même celle de sujet et d'objet ; car là ce qui connaît et ce qui est connu coïncident » (1). Cette chose en soi unique est le principe dernier du monde ; mais nous ne pouvons savoir si elle a une cause ou non, d'où elle vient, où elle va, pourquoi elle existe ni si elle a un pourquoi : la métaphysique doit être indifférente au théisme et à l'athéisme ; elle peut, avec la *Volonté*, rester dans le monde, être une *cosmologie*. Les trois caractères de cette *Volonté* sont l'unité à travers toutes ses manifestations, l'indestructibilité et enfin la liberté. Elle est une et pourtant c'est elle qui constitue le vouloir-vivre de chaque être depuis le granit jusqu'à l'homme ; indestructible, car la mort n'est qu'une illusion de notre intelligence, la volonté de l'espèce est immortelle ; enfin elle est libre, elle a la liberté d'une finalité aveugle car nous avons tort d'imaginer la finalité sur le plan de l'intelligence, qui connaît d'avance son but et qui est *extérieure* à l'action. En réalité, la finalité est dans chaque chose ; elle est immanente à la nature, étant la *Volonté* même. C'est parce que nous nous représentons la nature sur le plan de l'intelligence que nous sommes stupéfaits de sa perfection. Mais les œuvres de la nature sont différentes des nôtres : « Elles sont une manifestation immédiate et non médiate de la volonté. Ici la volonté agit dans sa nature primitive, sans connaissance, la volonté

(1) *Ibid.* t. II, chap. 19.

et l'œuvre ne sont séparées par aucune représentation intermédiaire, elles ne font qu'un.» L'instinct des animaux, dit-il, nous fait comprendre qu'on peut agir en vue d'une fin qu'on ne connaît pas; l'instinct est une impulsion intérieure qui a sa source dans la volonté.

Schopenhauer pense avoir résolu par là le débat entre le mécanisme et la finalité. Le matérialiste dit : « Nous pensons *parce que* nous avons un cerveau; le finaliste : *afin que* nous pensions, nous avons un cerveau. Tous deux ont en partie raison. Le *parce que* est juste mais dans l'hypothèse de l'*afin que*; et le *afin que* est juste en se complétant par le *parce que* (1). » En réalité causes finales et efficientes s'identifient dans la Volonté. Et la Volonté est un acte simple qui produit des êtres inorganisés et des *organismes*. L'organisme est quelque chose de simple et qui n'apparaît si merveilleux à l'intelligence que parce qu'elle y introduit la complexité en le divisant dans la représentation qu'elle s'en fait. L'organisme a une *unité* essentielle, non fictive et reconstruite. « Un botaniste, dit-il, sur une seule feuille reconnaît toute la plante; Cuvier avec un seul os reconstruit l'animal entier; on peut de même avec un seul acte caractéristique obtenir la connaissance exacte du caractère d'un homme. » L'intelligence est un instrument que la Volonté s'est faite pour agir sur le monde. En elle la Volonté arrive à la conscience. Ici Schopenhauer témoigne de son profond pessimisme. Cet absolu qu'est la Volonté est *inhumain*, c'est la force aveugle pour qui l'individu ne compte pas : le vouloir-vivre est sûr d'être brisé dans l'action. La souffrance seule est réelle; la joie n'en est que la privation. La volonté, éclairée sur elle-même par la conscience, doit cesser de vouloir. Le sage se perdra dans la contemplation, dans le parfait repos. Schopenhauer prêche l'anéantissement. Il clôt, d'ailleurs, le devenir à l'homme :

(1) RIBOT, *La Philosophie de Schopenhauer*, 1914, p. 84.

un être supérieur, plus intelligent, serait impossible, car il trouverait la vie trop déplorable pour la supporter un seul instant.

Ce n'est que vers 1850 que Schopenhauer arrive à la célébrité. Il meurt en 1862. Il a senti que le devenir était Force aveugle et que notre Intelligence qui s'oppose à lui ne peut qu'être brisée, s'il est admis, à moins de triompher de la force par le suicide. Le devenir entraîne nécessairement pessimisme, nihilisme ou scepticisme, à moins qu'on ne lui échappe en retrouvant l'absolu.

Le scepticisme règne entre 1870 et 1890 et après 1919 dans une grande partie du public en France : on accepte avec un sourire toutes les opinions, on trouve ridicule toute foi, on est « libre de préjugés ». Cette position, si précaire soit-elle, est cependant un moyen de se sauver du pessimisme, car le sceptique met en doute le devenir lui-même. Mais le scepticisme qui ruine toute foi désagrège les nations : pourquoi se battre puisque rien n'en vaut la peine ?

Ceux qui croient, par contre, en la Raison sont forcés d'admettre que le terme qu'ils prétendent assigner au devenir, tout en l'acceptant, est illusoire, que celui-ci ne peut mener qu'au Néant. « Les forces de notre système déclineront ; la splendeur de notre soleil se ternira ; la terre devenue inerte et qui ne connaîtra plus de saisons, ne pourra plus supporter la présence des hommes qui seront venus, momentanément, troubler sa solitude. L'homme s'abîmera dans le gouffre ouvert sous ses pieds, et toutes ses pensées avec lui périront. L'inquiète conscience qui, dans ce coin obscur, aura, pour quelque temps, troublé l'heureux silence de l'univers, cessera de s'agiter. La matière s'ignorera désormais. Les *impérissables monuments*, les *actes éternellement mémorables*, seront comme s'ils n'avaient jamais été ; et de même la mort ; et de même l'amour, plus fort que la mort ! Et pour aucune des choses qui existent, rien de meilleur, rien de pire, ne résultera de tout ce que l'humanité, par son

labeur, par son génie, par son dévouement, par ses souffrances, se sera efforcée de réaliser à travers d'innombrables siècles ! » Tel est le cri de rage impuissante, tel est le sardonique sarcasme que Balfour, dans *Les fondements de la croyance* lance du fond du pessimisme évolutionniste.

Et Renan lui-même nous dit que sa pensée va au Néant : « Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. Ô abîme, tu es le Dieu unique... Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts (1). »

« Le crépuscule des Dieux », « tous les dieux sont morts », « les dieux passent comme les hommes », tel est l'aboutissement de la philosophie du devenir. Le positivisme moniste redécouvre, par un autre chemin, cette idée de notre finitude, cette sensation de la mort qui a toujours été la Muse des philosophes.

Les évolutionnistes, partis de l'étude de la vie, aboutissent, au terme de leurs recherches, à l'idée de la mort et sont incapables de la dépasser, alors que les philosophes, partis de l'idée de la mort, aboutissent à l'affirmation de la vie et de la vie infinie. Les évolutionnistes réduisent d'abord les plus hautes manifestations de l'Univers aux plus basses, et ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent dépasser l'idée de Néant. Ils ont étudié le monde fini en supprimant la seule manifestation d'infini qu'on y trouve ; quoi d'étonnant, dès lors, s'ils s'aperçoivent que le monde n'est jamais sorti du Néant ? « A cet irréparable naufrage, à cette tragédie finale, aboutit nécessairement le matérialisme scientifique, dit W. James. Les forces éternelles, les forces appelées à survivre les

(1) *La prière sur l'Acropole.*

dernières dans le seul cycle d'évolution que nous puissions voir d'une manière définie, ce sont les forces inférieures et non pas les forces supérieures (1).» C'est que, sous prétexte d'objectivité, on a commencé par exclure du monde l'intelligence, ivre d'infini.

Dépasser le devenir par l'affirmation de l'absolu, mettre en évidence que la science ne remplace pas la métaphysique, c'est ce que Ravaisson, Lachelier et Boutroux ont montré possible. Leurs solutions et surtout leur méthode va s'imposer de plus en plus. Il fallait aussi se faire une idée juste de l'évolution, que le point de vue mécaniste défigurait. On pouvait tenter d'y voir non la mort, mais la continuité de la vie, la vie même et son élan, on pouvait trouver dans cet élan l'absolu qui permet de dépasser le devenir. A vrai dire, tout cela se trouve déjà chez Schopenhauer. Mais pour lui cet absolu est décevant, inhumain, incapable de satisfaire « ce besoin d'un ordre moral qui soit éternel, qui est l'un des besoins les plus profonds de notre cœur (2) ». Le chemin restait ouvert à l'affirmation opposée, bien qu'il ne soit pas certain que le pessimisme de Schopenhauer ne soit pas la vraie conception qu'il faille se faire du devenir. C'est pourquoi, à notre sens, l'Intelligence dans ses plus hautes manifestations permet et permet seule de franchir, comme en témoignent suffisamment les philosophes depuis Platon et Plotin jusqu'à Spinoza, Kant, Schelling, Maine de Biran, Ravaisson et Boutroux, la multiplicité et la mobilité du monde et d'aboutir à l'Unité et à l'Éternité de l'absolu qu'exige la pensée pour ses plus hautes croyances.

Dès 1825, le romantisme était compris et professé en France par un littérateur très peu littérateur, Stendhal. Bayle ne connaît peut-être pas les Allemands, mais il est

(1) W. JAMES, *Le Pragmatisme*, tr. fr., p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 107.

toute sa vie brûlé de volonté de puissance. Étonner la société, rompre ses cadres, plier à genoux bourgeois, femmes et préjugés, passer au travers, à force de s'élaner hors de soi, comme une fusée ou un cri, dans un sillage de crainte, de haine, mais d'admiration, voilà l'idéal de Brulard, son mal. Velléitaire, d'ailleurs, dans la vie, c'est en ses héros qu'il se réalise. Mœurs, religions, bien, mal, liens que tout cela, imposés par l'hypocrisie, la médiocrité et la force ! Le héros se veut par delà ces carcans. Dans une course qui n'a d'autre aliment interne que sa vitesse même, il fonce à travers les gardiens. S'il est plaqué, comme au rugby, la balle passe de main ; sinon le triomphe fou, napoléonien. Qu'importe d'ailleurs l'échec ? L'essentiel est de s'être voulu voulant son vouloir. Tel Julien Sorel, telle Lamiel, tel Lucien Leuwen. L'énergie, le seul absolu possible dans le devenir artificiellement figé par les règles de jeu stupides des bourgeois. Il sera compris trop tard ; vers 1880, selon sa prédiction, après 70, avec Nietzsche.

Le mal est, d'ailleurs, celui du siècle. Seulement, chez les autres, il ne va pas jusqu'au bout de lui-même : il s'annule, étant médiocre, et tombe dans l'absurde. Épater le bourgeois par un pourpoint cerise, un langage extravagant, des actes insensés, renverser toutes les règles, à commencer par les littéraires, c'est la préoccupation de toute la génération. Mystifications, intrigues invraisemblables, manque de vérité psychologique et historique, cela se trouve chez les plus grands : témoins l'*Histoire des Treize* et les drames de Victor Hugo. Mais toujours, à travers l'accumulation de crimes et d'horreurs circule la sève romantique : l'énergie. Le romantisme est fidèle à lui-même, fût-ce dans l'absurde.

Quand on pense à Lamartine, par contre, le mot romantique acquiert une sonorité nouvelle. L'intuition panthéiste est pour lui, comme pour Schelling, amour désintéressé et réciproque, conforme à la raison, et, pour cela, seul légitime.

Balzac, enfin, étudie sous toutes ses formes, et pour le condamner, le romantisme économique sans envolée de la bourgeoisie, qu'en bon traditionaliste il méprise ; l'hédonisme, l'utilitarisme capitaliste se lisent dans la *Comédie humaine*. Le réalisme de Balzac, qui sait si bien exprimer le caractère par les gestes, par les détails des habits ou des meubles tend involontairement à réduire le psychologique au physique : l'idéal associationniste, le positivisme s'introduisent dans le roman et aboutiront avec Zola à l'épiphénoménisme. *Peau de Chagrin*, on le voit, ne représente pas la philosophie immanente à la *Comédie humaine* ni surtout à la société qu'elle représente, n'en déplaise à J.-R. Bloch (1). La poésie elle-même n'échappe pas à la pensée physico-centrique : les Parnassiens ne prétendent-ils pas supprimer l'homme de la nature ?

La philosophie du devenir ne tarde d'ailleurs pas à provoquer le scepticisme et le pessimisme, ses conséquences naturelles. Peu d'espoir perce déjà dans les romans de Balzac et il pose seulement la première pierre du chemin qui mène au nihilisme ! Leconte de Lisle, Flaubert, les Goncourt, Zola et son groupe ne savent pas, comme Baudelaire, pousser jusqu'à l'hallucination du néant les retentissements du devenir, qui leur apparaît sous l'aspect du plat hédonisme des bourgeois. C'est de cette société utilitaire, parfaitement à son aise dans le positivisme, heureuse de voir réduire le désintéressement, la noblesse de pensée, le génie lui-même aux éléments dont elle aussi est composée, qui regardant le clown Bainville sauter, se rassure qu'il subit, comme elle, la pesanteur, que Flaubert se venge. Renan, lui-même, sent cette négation sinistre et confortable de tout idéal humain peser quand il se plaint que « toute noblesse a disparu... une *pambéotie* redoutable, ligue de toutes les

(1) *Encyclopédie française*, XVI, 12, 12.

sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb sous lequel on étouffe... Ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézistes...» Cette sensation de couvercle que l'univers donne depuis la diffusion du physico-centrisme, Baudelaire l'a, comme une brûlure, ressentie. Il est

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille.

et le Ciel lui-même, expliqué par la science lui apparaît comme

*... le couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste humanité.*

Tout a un goût de mort, tout va au néant. Et ces deux mots sans cesse reviennent sous sa plume. Mort et Néant sont d'ailleurs préférables pour l'

*..... Âme aux songes obscurs
Que le Réel étouffe entre ses quatre murs!*

à la platitude de l'univers bourgeois. Plutôt s'embarquer avec la Mort, sans même savoir ce qui nous attend, plutôt

*Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau!*

Pourtant Baudelaire connaît les chemins qui mènent hors du labyrinthe du fini,

L'un est l'Art, et l'autre l'Amour,

et ce sont deux champs que la Mort elle-même fera fleurir, qui,

*..... planant comme un soleil nouveau
Fera s'épanouir les fleurs de leurs cerveaux!*

les absolus de Beauté et d'Amour.

*Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
Ô beauté?*

Question oiseuse !

*Que tu viennes du ciel ou de l'enfer qu'importe,
Ô Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!
Si ton œil, ton souris, ton pied, n'ouvrent la porte
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu?*

*De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine! —
L'Univers moins hideux et les instants moins lourds?*

La Beauté, voilà un absolu qui ne se ramène pas au relatif, que n'atteignent ni la science ni la méchanceté des bourgeois, car elle a, dit-elle,

*De purs miroirs qui font toutes choses plus belles,
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!*

C'est elle qui enseigne au Poète l'amour vrai, l'amour incorruptible qui dans son âme inassouvie

Verse le goût de l'éternel.

C'est par l'Amour qu'il triomphe enfin de la Mort et de toute finitude et peut par delà élever un hymne

*A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon âme de clarté,
A l'Ange, à l'idole immortelle,
Salut et immortalité.*

Leconte de Lisle résorbe avec plus de conviction encore et sans rechutes, dans la Beauté, le pessimisme incurable que distille le positivisme moniste. A «La Prière sur l'Acropole» il répond par avance, puisant dans la Grèce

une leçon d'Harmonie et non de sèche raison. Dors,
dit-il à Hypathie,

*Dors, l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.*

Les dieux sont en poussière et la terre est muette :
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté.
Dors! mais, vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté!

Elle seule survit, immuable, éternelle.
La mort peut dissiper les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encore roulent sous ses pieds blancs!

Ainsi, dès 1852, les poètes savent dépasser le mobilisme et le relativisme d'une société exclusivement hédoniste et dresser au delà un idéal humain. Ils savent, comme dit l'un d'eux, «dresser sur la mer un temple de granit». Victor Hugo, amplificateur fidèle des voix intérieures de la France, révèle aussi, dans ses vers philosophiques, l'orientation nouvelle que prennent, sous l'Empire et contre lui, les tendances profondes de l'âme collective. L'humanité, il le sent, est parvenue à un instant crucial :

*Tout chemine ici-bas vers un but de mystère...
Que faire et que penser? — Nier, douter ou croire?
Carrefour ténébreux! Triple route! Nuit noire!*

La foi ne l'attire pas ; il constate qu'elle est en régression :

*Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.*

Mais il se demande, déjà, ce que vaut la science qui la remplace :

*Cette absence de foi, cette incrédulité,
Ignorance ou savoir, sagesse ou vanité,*

*Est-ce, de quelque nom que notre orgueil la nomme,
Le vice de ce siècle ou le mal de l'homme?*

Le doute n'est pas une position où l'on puisse s'arrêter :

*Je vous dirai qu'en moi je porte un ennemi,
Le doute qui m'emmène errer dans le bois sombre,
Spectre myope et sourd, qui, fait de jour et d'ombre,
Montre et cache à la fois toutes choses à demi...*

Le *Hibou* du *Scepticisme* ne sait que répéter :

Est-il? Est-il? Est-il? Est-il? Moi-même, suis-je?

On aboutit par là à l'*Athéisme*, au néant, *Nihil*. Tous les systèmes semblent à Hugo insuffisants ; aussi élabore-t-il une philosophie originale qu'il exprime de 1855 à 1864 dans la série de poèmes qui va de *Dieu* à l'*Âme* en passant par *La Bouche d'Ombre*, l'*Âne*, etc. Dans la *Matière*, l'*Esprit* est lancé ; l'esprit pénètre tout et s'élève d'un mouvement continu de la pierre à l'homme et, par delà, aux archanges. Le progrès se fait par la souffrance, la science et surtout l'amour. Dieu est d'une part l'Univers et l'âme de cet univers, et, d'autre part, le témoin conscient du cosmos ; il est même la volonté absolue de qui tout dépend. Dans l'univers hugolien, tout est sensible et même responsable :

*Arbres, rochers, roseaux, tout vit ; tout est plein d'âmes.
Crois-tu que cette vie énorme remplissant
De souffles le feuillage et de lueurs la tête,
Qui va du roc à l'arbre et de l'arbre à la bête,
Et de la pierre à toi monte insensiblement,
S'arrête sur l'abîme à l'homme escarpement?
Non! elle continue..... emplit l'azur.*

Si

*..... Des yeux fixes sont ouverts
Dans les cailloux profonds oubliettes des âmes*

en revanche Victor Hugo se sent le «tétard d'un archange». Le long des *Degrés de l'Échelle* on monte grâce à la souffrance :

..... *Toute souffrance est un sillon. Prière
Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière,
Et font, ô cieus sereins, quelque chose en avant...*

Le Poète intègre d'ailleurs la science dans cette «ascension bleue»; par elle aussi l'homme monte à Dieu, le ballon dirigeable en est le symbole :

*Oh! ce navire fait le voyage sacré,
C'est l'ascension bleue à son premier degré...*

L'avènement de la raison libère l'homme de la matière, par la science, des tyrans par la Révolution, de la guerre, par la fraternité des peuples. Mais l'Amour seul permet l'accomplissement du progrès. Le jour où l'on verra, dit splendidement Hugo,

La profondeur disant à la hauteur : je t'aime!

Dieu fera rentrer parmi «les univers archanges», «les univers parias». La raison, la science nous abandonnent en chemin :

*Je sais que l'inconnu ne répond à l'appel
Ni du calcul morose et lourd, ni du scalpel,
Soit! Mais j'ai la foi. La foi, c'est la lumière haute.*

Par la raison, dit-il encore à l'homme,

..... *tu ne saisiras l'extrémité de rien.
N'espère pas, si haut que ton âme ait monté,
T'envoler au delà de ton humanité.*

La raison répond pourtant au sceptique :

Il est, il est, il est! il est éperdument.

mais elle ne saurait dire ce qu'il est. La foi, c'est l'Amour ;
lui seul nous fait connaître Dieu :

*Tout le cri, tout le bruit et tout l'hymne de l'homme
Avorte à dire Dieu! Le baiser, seul, le nomme...
Dieu n'a qu'un front : Lumière, et n'a qu'un nom :
Amour...*

*Dieu, c'est la flamme aimante en toutes choses...
C'est l'évidence énorme et simple qui pardonne.*

Pour l'homme

Toute la loi d'en haut est dans un mot : Aimer.

Par l'amour on comprend la nature de Dieu :

*Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots
Idéal, absolu, devoir, science, Raison, Science...
Il est, il est. Regarde âme, il a son solstice :
La Conscience ; il a son axe, la Justice ;
Il a son équinoxe, et c'est l'Égalité ;
Il a sa vaste aurore, et c'est la Liberté.*

Mais l'amour dispense de ces distinctions de la raison
et c'est à lui que le Poète revient sans cesse :

*Aimez! aimez! aimez! aimez. Soyez des frères!
Peuples, aimez-vous. Paix à tous...
Ô mes frères, aimons, aimons, aimons, aimons!
J'aime, je sens en moi la grande clarté vivre.*

Victor Hugo attache beaucoup d'importance à sa philosophie : « Dans ce siècle, écrit-il dans son *Journal d'Exil*, je suis le premier qui ait parlé non seulement de l'âme des animaux, mais encore de l'âme des choses... Quand je dis âme de la matière inorganique, je crois que l'âme enfermée, enfouie, est complètement passive ; quand je dis âme des animaux, je crois encore que l'âme moins enfermée, moins enfouie... y est encore pourtant aux trois quarts passive, et ne laisse passer que l'instinct. »

On a cependant démontré que «toutes les idées de la métaphysique hugolienne étaient dans l'air depuis une vingtaine d'années» (1) et Paul Berret retrouve en elle la synthèse d'éléments empruntés à Diderot, Delisle de Sales, Gérard de Nerval, Fourier, Boucher de Perthes, Lamartine, Jean Reynaud et Victor Hennequin (2). Boucher de Perthes affirme, d'après P. Berret, qu'«il n'y a qu'une nature d'êtres sur terre, puisqu'il n'y a qu'une nature d'âmes. La pensée est génératrice de la forme présente : elle l'était de la forme passée, elle le sera de la forme future» (3) et Hennequin écrit : «La substance divine compose tout ce qui est organisé : elle possède une virtualité de développement sans aucunes bornes. Condensée, elle devient esprit; élargie, elle devient matière. Certaines ébauches projetées par Dieu sont des expansions de sa substance, dans lesquelles le principe spirituel est tellement délayé dans l'espace, qu'il est sans activité, sans cohésion. En se concentrant, ce principe s'élève à un degré supérieur (4).» Ce qui nous intéresse, ici, ce n'est pas l'originalité de la pensée de Hugo, mais le signe que dès le Second Empire, un courant profond, très nettement orienté, se faisait jour. Certes, il n'est pas difficile de retrouver chez tous ces littérateurs les thèses de l'idéalisme et de l'évolutionnisme. Mais, mal comprises, embrumées d'imagination, pleines de naïveté, elles s'associent paradoxalement à un spiritualisme vaguement plotinien et à la morale chrétienne retrouvée. Seulement, il se dégage de cette synthèse de hasard, l'idée d'une évolution spiritualiste et non plus physico-centrique. Il y a, pour Victor Hugo, un progrès sans ruptures et sans immobilités qui monte de la matière à l'homme ; l'évolution ne s'explique plus par le déterminisme et

(1) P. BERRET, *Victor Hugo*, p. 399.

(2) *Ibid.*, p. 396-399.

(3) *Essai sur l'origine et la progression des êtres*, 1839-41.

(4) *La Religion*, 1854.

le hasard, mais, par la finalité de cette vie lancée dans la matière, qui se cherche des voies, trouve l'une dans l'instinct et l'autre dans l'intelligence. Hugo est si pénétré de sentiment d'unité et d'indestructibilité de cette vie spirituelle, de son existence indivisible, organique, qu'il sent l'impossibilité de l'arrêter à l'homme, comme sur un escarpement : elle continue, emplit l'azur. Évidemment, Victor Hugo est poète, sa pensée se trouve prise dans une gangue de vers fâcheux, d'énumération érudites, puisées à Moreri, de familiarités bonhommes avec l'infini, avec, parfois, un éclair. Mais un philosophe peut aisément les décanter pour y prélever une négation du physico-centrisme et l'affirmation d'un élan de vie spirituelle libre, incompris de l'intelligence, mais senti dans l'amour. Le manque d'originalité témoigne seulement que ces conceptions répondent aux aspirations profondes de l'âme collective. C'est parce que le second Empire fait cause commune avec l'hédonisme et le positivisme, et que son organisation policière stricte imite la rigueur du déterminisme physique, que les partisans de la liberté confondent leurs idéaux avec ceux du spiritualisme. C'est ainsi que pour Hugo « la Révolution, c'est l'homme sans bête ». L'idéal de la Grande Révolution n'était pas autre : « Le peuple français, faisait proclamer Robespierre, reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Malheur à celui qui cherche à éteindre ce sublime enthousiasme, et à étouffer par de désolantes doctrines cet instinct moral du peuple qui est le principe de toutes les grandes actions. »

La défaite de 1870 a mis en valeur l'antagonisme qui existe alors entre la société, telle qu'elle s'apparaît à elle-même, et les courants profonds qui s'y font jour. Les positivistes y voient, plus qu'une victoire des armes prussiennes, le triomphe de la philosophie scientifique allemande. Ils s'accusent de tiédeur dans leurs convictions physico-centriques et poussent jusqu'à l'épiphénoménisme le zèle déterministe. Ils superposent ainsi une

défaite intellectuelle à la défaite militaire. Encore s'ils profitaient de la leçon pour comprendre la philosophie du devenir dans son interprétation allemande ! Mais non ! C'est devant une fausse image, devant le fantôme de l'idéalisme qu'ils se mettent en adoration. L'âme de la France n'accepte, cependant, aucune des deux défaites : le peuple de Paris continue la lutte. La Commune brisée, la philosophie allemande (interprétation positiviste) s'installe. L'élan refoulé reflue dans l'intimité des consciences et c'est là que liberté et spiritualité associées fermentent. Il monte aux cerveaux et aux cœurs un désir de refus, une irrésistible envie de négation. Que la pensée se ramène aux mécanismes du cerveau, que tout obéit au déterminisme mathématique, que la raison est une association d'images impersonnelles, immobiles, discontinues, décalquées du réel, ces propositions apparaissent, à tort peut-être, comme importées d'Allemagne, et suscitent par là-même la révolte. La réaction contre l'idéalisme, qui prétend plier les faits aux constructions de l'esprit, s'exprime même en histoire : Fustel de Coulanges trouve dès 1865, comme, sur un autre plan, Claude Bernard, dans le respect du *fait*, la force de ruiner la supercritique historique allemande. L'idée d'une évolution spirituelle et libre, que nous avons relevée chez Hugo, enfermée dans les consciences tend à s'intégrer à la personnalité elle-même. La vie intérieure apparaît comme un tout *organique*, c'est-à-dire mobile, personnel, actif, peu traduisible dans le langage officiel, dont le positivisme moniste et l'hédonisme se sont emparés. Aussi le naturalisme ne tarde pas à disparaître. Un mouvement d'évasion se dessine partout. On cherche des issues dans tout ce qui demeure inexpliqué, on s'accroche à toutes les croisées d'où l'on tourne l'épaule à la vie, et le classique Lanson constate en 1894 que «chacun va de son côté, innove, imite, selon son tempérament intime ou son affection actuelle. Ici aussi des symptômes de religiosité apparaissent, une certaine soif de mystère, d'incompré-

hensible. Les uns vont se satisfaire aux confins de la science, dans les phénomènes anormaux, d'apparence irrationnelle, insuffisamment expliqués ou établis : hallucinations, hypnotisme, maladies de la personnalité, télépathie, etc. D'autres exploitent, — avec quelle sincérité ! — les sciences occultes, astrologie, magie. D'autres prennent pour thèmes les phénomènes psychologiques du mysticisme et de l'extase religieuse... On semble fuir les réalités finies, les idées définies et l'on voit éclore de toutes parts les symboles... (1)». Ce même besoin d'évasion pousse à chercher dans les littératures anglaise, russe, scandinave, quelque chose de nouveau. Or, ce qu'on y trouve, c'est précisément la vie spirituelle, personnelle et profonde que l'on cherche depuis l'Empire à affirmer en France. Lanson le note, les romans étrangers enseignent le véritable réalisme psychologique, car ils montrent, «dans les formes visibles et les mouvements physiologiques, des âmes ; et, même impures, même obscures, même mesquines, ils nous ont fait aimer ces âmes (2)». Et en effet, la psychologie de Tolstoï, mais surtout de Dostoïevsky, est pour beaucoup dans la ruine de l'épiphénoménisme. Leurs personnages vivent une existence intérieure sans coupure, inexprimable, souvent imprévisible. En retard pour le roman, la France avait déjà su exprimer en poésie l'originalité de la vie intérieure : le symbolisme n'est pas autre chose. Lanson lui-même constate que «la direction commune (de ces poètes) semble être de mettre des idées dans la poésie, mais des idées larges qui soient l'expression de la plus *intime personnalité*, qui traduisent les *vibrations profondes* de l'être au contact des choses et devant les grandes énigmes de la vie (3)». Le symbolisme est d'ailleurs un phénomène bien plus important que ne se l'imaginait

(1) *Littérature française*, p. 1087.

(2) *Ibid.*, p. 1088.

(3) *Ibid.*, p. 1093.

alors Lanson. Comme dit justement J.-R. Bloch, «le symbolisme... est un fait dont la portée historique et sociale mal comprise encore, dépasse de beaucoup la signification étroite, limitée aux arts, qu'on lui accorde d'habitude. Reconnaissons-y l'affleurement d'une protestation générale de la conscience. Le symbolisme s'étend bientôt à tout le clavier des formes esthétiques, étant surtout poétique en France et musicale en Allemagne, trouvant plutôt son expression dans la prose en Angleterre, en Amérique, en Russie, en Italie, et incarnant partout le dégoût de la bêtise claire, le désespoir de l'esprit devant une conception servile et utilitaire de la société humaine (1).» Le symbolisme vient avec «le vagabond à longues enjambées qui commence, Rimbaud... n'ayant rien autre chose à révéler, sinon qu'il a retrouvé l'éternité (2).» Avec Verlaine et Mallarmé il se constitue entre 1870 et 1885. Immanente à leur poésie est la négation de la chimie mentale de Taine et des localisations de Charcot. Leurs vers ne sont pas une association d'images et de mots séparés, immobiles, articulés, avec du vide entre. Ils n'obéissent pas au mécanisme qui soumet le rythme à l'arithmétique. Les mots mêmes qu'ils emploient ne sont pas ceux de tout le monde, ils prennent chez eux un sens neuf. Le vers est un tout organique, il forme comme un seul mot sans ruptures, sans immobilités, mais avec des flexions, des écoulements rapides ou lents. Son rythme est le rythme même de la pensée, il n'est pas successif, formé d'additions et de divisions, mais simultanément. Le langage dans cette fonction supérieure vise à mouler, à danser notre mélodie intérieure. La construction grammaticale et la ponctuation

(1) *Encyclopédie française*, XVI, 12, 13. J.-R. Bloch parvient à cette opinion exacte au terme d'un exposé singulièrement déformant du XIX^e siècle : pour lui tout s'explique par le marxisme...

(2) Paul CLAUDEL, *Feuilles de Saints*, p. 7.

n'obéissent plus à une logique sèchement rationnelle, extérieure, mais au mouvement psychologique vrai. L'image n'est pas, comme la métaphore ou l'allégorie, quelque chose d'inerte et de surajouté, de postérieur, elle est symbole, elle ne fait qu'un avec l'idée, elle est cette idée même telle qu'elle vit dans notre moi profond. La poésie, dès lors, est le fruit d'une intuition de ce moi intime, supposé une symphonie. Coïncidant avec l'âme chatoyante et mobile de chacun par des rythmes et des symboles organiques, la poésie suggère l'absolu de notre être. Voilà, bien mal résumées, les idées qui se dégagent des quelques pages foudroyantes que Mallarmé y a consacrées (1). «L'oreille, dit-il, affranchie d'un compteur factice, connaît la jouissance à discerner, seule, toutes les combinaisons possibles, entre eux, de douze timbres.» — «Le moderne des météores, la symphonie... approche la pensée, qui ne se réclame plus seulement de l'expression courante.» Le langage ordinaire, en effet, ne saisit que l'aspect utilitaire des choses : «Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement.» Et «narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie.» Les écoles poétiques actuelles, dit-il encore, «adoptent, comme rencontre, le point d'un Idéalisme (2) qui (pareillement aux fugues, aux sonates) refuse les matériaux naturels (3) et, comme brutale, une pensée exacte les ordonnant ; pour ne garder de rien que la suggestion. Instituer une relation entre les images exacte, et que s'en détache un tiers aspect fusible et clair présenté à la divination...» tel est son idéal. «L'œuvre pure implique la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots, par le heurt de

(1) *Divagations*, p. 235 à 251, 283 à 291 et *passim*.

(2) Entendez : Spiritualisme.

(3) Il faut entendre : extérieurs.

leurs inégalités mobilisées, ils s'allument de reflets réciproques comme une virtuelle traînée de feux sur des pierreries...» Le poème est alors structure, transposition dont émane, «sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure». — «Le vers... de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire.» Le poème nous fait voir la nudité de notre vie profonde, continue, fluide et personnelle, car «toute âme est une mélodie, qu'il s'agit de renouer ; et pour cela sont la viole et la flûte de chacun».

L'esthétique du symbolisme implique, on le voit, une conception de la psychologie et, plus généralement, de la vie, qui est aux antipodes du positivisme moniste. Comme chez les poètes précédents, dans leur prose et leurs vers se lit la confiance dans un absolu qui, dans cette symphonie qu'est la personne humaine, est le leitmotiv, — *les Fenêtres, l'Azur*. — L'infini qu'ils sentent est ce désir inassouvi d'amour éternel dont ils éprouvent l'«inexhaustible veuvage», mais qui, en lui-même, est joie infinie. Mallarmé, c'est les choses finies qu'il comprend mal : «Mais où point, je l'exhibe avec dandisme, mon incompetence, sur autre chose que l'absolu... (1)».

*
* * *

Commencé par la Révolution de 1789 et la Terreur, le XIX^e siècle se caractérise donc par trois points de vue nouveaux en philosophie : le subjectivisme de Kant, le devenir des idéalistes, le relativisme de Comte, auxquels on pourrait ajouter l'hédonisme bourgeois. Dès 1817, A. Comte commet l'erreur qui sera celle de tous les positivistes quand il proclame que «tout est relatif, voilà le seul principe absolu». L'idée du devenir se répercute partout : dans la biologie, la politique, et dans la socio-

(1) *Divagations*, p. 222.

logie. La psychologie seule échappe encore vers 1880 à la mobilité perpétuelle qu'on aperçoit partout. Le physico-centrisme réduit, de simplifications en simplifications, les manifestations les plus hautes de l'univers aux plus élémentaires. Tout est conçu sur le modèle de la physique, du déterminisme mathématique. Or, ne traitant que du fini, du relatif, ces doctrines aboutissent à l'idée de ce néant d'où le fini n'est jamais sorti, et le terme de leur pensée est le scepticisme ou le nihilisme, ou bien, l'identification avec le seul absolu du devenir, la force. Cependant, un Maine de Biran, un Ravaisson, un Lachelier s'attaquent avec succès aux postulats du positivisme et savent faire la critique nécessaire de cette nouvelle et dangereuse ontologie. Mieux encore, parce qu'intégrant l'idée du devenir, Schopenhauer retrouve dans l'évolution elle-même, conçue comme un élan indestructible et continu, un absolu connu immédiatement en nous-mêmes et à travers nous dans le monde. Il dénonce cette métaphysique qui consiste à imposer aux choses des idées préconçues, et préconise une méthode de connaissance, non postérieure et «fragmentante», si on me passe le mot, mais qui coïncide avec le mouvement même de la volonté créatrice. Il trouve d'ailleurs dans l'opposition entre intelligence et Volonté une raison de pessimisme exhaustif, alors qu'on pourra y voir une imperfection de l'intelligence. Cependant le désir de retrouver un absolu humain se manifeste partout et spécialement en France. Les poètes, avec désespoir d'abord, puis avec confiance croissante opposent au relatif un idéal de beauté et d'amour, et Victor Hugo, avec bien d'autres d'ailleurs, se fait de l'évolution une image spiritualiste. La défaite de 1870 sans mieux faire connaître le romantisme allemand entraîne un épiphénoménisme officiel auquel s'opposent les causes de la liberté et de la spiritualité associées et refoulées dans l'intimité des consciences. Une psychologie organique qui rétablit la continuité et la complexité de

l'existence intérieure devient alors le fondement du mouvement symboliste, qui traduit, incontestablement, les tendances profondes de l'âme française. L'idée d'une évolution spirituelle de la personnalité, non pas émiettante et mécanique comme celle de Spencer, et dont les lois se trouveraient dans la musique et non dans l'arithmétique, s'impose. L'apport des littératures étrangères mais surtout russe, agit dans le même sens, comme aussi Wagner et comme la peinture impressionniste. La personnalité se charge du sentiment *d'existence*, et, à travers cette vie, on retrouve la vie éternelle. Aussi la marée qui a mûri dans les consciences dès 1870, est-elle consciente vers 1885 d'une victoire acquise déjà. Dans l'univers humain reconquis, on a le droit de connaître à nouveau le bonheur ingénu et profond de la vie :

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui

peut-on, enfin s'exclamer. Il ne reste plus qu'à traduire en langage philosophique cette sagesse, qui est, comme le veut Spinoza, méditation de la vie, mais de la vie sentie dans son mouvement même, qui est infini, et non d'une évolution finie, qui, jamais sortie du néant, est toute découpée des trous de la mort.

Alexandre PAPADOPOULO.

(à suivre.)

LES TROIS CONTES

DE L'AMOUR ET DE LA MORT.

Nous sommes très en retard pour annoncer cette nouvelle œuvre de Madame Kout-el-Kouloub. Heureusement pour nous, il n'est jamais trop tard pour parler d'un beau livre. Tel est bien le cas et, dans sa Préface, André Maurois a montré que ces contes l'avaient ému autant que les romans de Tolstoï et de Tourgueniev. On ne saurait formuler de plus bel éloge.

Trois contes, trois histoires d'amour, trois jeunes filles : une citadine, Nazira ; une paysanne, Zaheira ; une demi-bédouine, Zariffa.

«Les rêves des adolescents, la nuit, étaient hantés par la silhouette fugitive et fière de Nazira, ses yeux hardis et langoureux, et la vision de sa poitrine virginale insolemment précisée sous les plis de sa robe.» — Zaheira «se tenait debout, devant le grand miroir, et, lentement, elle se dévêtait. Elle pressait dans ses mains ses deux seins qu'elle savait fermes ; elle caressait son ventre, ses cuisses». — «Zariffa était droite dans la longue robe noire que tendaient ses jeunes seins.»

Et cela nous rappelle aussi nos contes médiévaux. Voyez plutôt cette héroïne d'un des *Romans de la Table Ronde* : «Elle était grande, droite et bien faite, ni grosse ni maigre, mais entre les deux, et ses seins bien placés, menus, blancs, serrés, soulevaient sa robe comme pommelles dures.»

Ces trois jeunes filles, dont nous ne posséderons pas de plus amples caractéristiques pour les différencier, sont donc plutôt des types que des portraits, comme c'est le cas dans la littérature arabe du moyen âge. Ce sont des jeunes femmes sans ruses, sans roueries, qui semblent accepter leur destinée amoureuse avec une certaine passivité. L'amour, dans ces trois récits, est un sentiment obsédant, dominateur, auquel on ne saurait échapper. «Elle découvrit l'amour, l'amour d'un cœur vierge et farouche, qui se donne pour ne plus se reprendre.» C'est un amour qui laisse l'âme inquiète et alanguie, qui ensorcelle.

Bien entendu, le héros dont ces adolescentes ont rêvé, pour lequel elles vont se sacrifier et mourir, est «fort et beau comme un Dieu», tel qu'on ne peut supposer «un homme aussi prodigieusement beau».

Dans le premier et le dernier conte, les jeunes gens sont également subjugués par cette force surnaturelle. Ils ont senti que «rien ne pourrait plus les tenir séparés» de l'objet de leur flamme. Ils n'ont ni l'un ni l'autre pu supporter la mort de leur douce amie : l'un se jette dans le Nil, le second devient fou.

Ainsi nous sommes loin des complications psychologiques. La terrible crise agit sur les personnages, s'empare de leurs volontés. Et c'est d'une tristesse inexorable, puisque le «bonheur n'est jamais pour nous qu'un visiteur furtif, qu'il luit et s'évanouit comme l'éclair, et laisse dans l'âme une saveur de cendre amère, des jonchées de ruines et d'illusions brisées».

Les comparses ont le droit d'être bons ou mauvais, mais les protagonistes n'ont que la possibilité d'être jeunes et beaux : «Nous sommes jeunes, elle et moi, nous nous comprenons, nous nous aimons et pouvons être heureux l'un par l'autre.» L'amour-passion se charge du reste et, comme de juste, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le premier de ces récits offre une trame très simple

et son analyse servira à mettre en relief le mécanisme général. Nazira est une jeune fille de quinze ans, bien faite et de joli minois, qui sent déjà la puissance de sa beauté, grâce aux regards concupiscent des hommes qui la suivent dans la rue. Son père est un négociant en soieries dont le commerce périclité et, bien entendu, sa mère songe à la « vendre » à un mari sérieux, dont la fortune entretiendra la famille.

On s'en remet à des entremetteuses qui viennent apprécier le tendron comme au bazar des esclaves. Nazira est un peu déçue d'apprendre que le futur atteint la soixantaine. Mais c'est un riche marchand de parfums qui, pendant la période des fiançailles, la comble de bijoux et de friandises. C'est une vie luxueuse en perspective et le vieux mari est agréé.

Il faut déchanter : rien ne fut moins plaisant que cette existence de recluse esseulée, qui se lasse vite de jouer à mettre des robes et à se déshabiller, à se parer devant son miroir. Le mari n'est pas antipathique, ce n'est pas un vieux barbon qui veut encore plaire. C'est un pauvre homme, qui a encore quelques illusions, certes, mais aussi qui se rend parfaitement compte de la disproportion d'âge, qui en souffre tout en se préparant à l'inévitable. Voyez plutôt : « il savait qu'en rentrant le soir, il n'apercevrait jamais, sur ce visage qu'il chérissait, la lueur de joie que met l'attente de l'homme aimé : pas même un sourire de bienvenue ; mais un accueil figé et des paroles lourdes d'ennui. » Avec beaucoup de tact, ce vieillard, qui savait n'être ni autoritaire ni injuste, s'efforçait de se faire pardonner ses cheveux blancs.

Survient un jeune bijoutier et le drame se noue. Quelques mois de bonheur, d'amour clandestin : l'intrigue est découverte, la jeune fille est poignardée par sa famille et, désespéré, le bijoutier se suicide.

Cette histoire aurait bien pu ne pas être originale, mais on s'attache à toutes les pratiques superstitieuses

qui forment le décor ambiant. L'auteur nous en fait d'ailleurs constater l'inutilité, mais que d'entremetteuses pour le bien comme pour le mal, que de gestes étudiés qui compliquent l'existence, que de recettes talismaniques pour se rendre la destinée favorable ou conjurer le sort ! Dans cette *Revue*, nous avons eu la bonne fortune de publier un fragment décrivant un *Zar* : nous savons que ce morceau, d'un réalisme prenant, procurera plus d'un lecteur à ces *Trois contes de l'amour et de la mort*.

Cette description ne saurait avoir à sa base une observation superficielle. Il en est de même des mœurs égyptiennes qui sont développées sans outrance, suffisamment pour fournir une ambiance. Ces trois nouvelles, qui mettent en scène des acteurs éternels, nous attachent par leurs détails mêmes, qui concourent à créer une atmosphère authentique et directe.

Gaston WIET.

JOURNAL DU LIEUTENANT LAVAL.

(MÉMOIRE INÉDIT SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.)

Le 11 juillet 1793, l'Assemblée législative avait décrété la « Patrie en danger ». La guerre avait été déclarée quelques semaines auparavant, la France envahie : la forteresse de Longwy tombait le 23 août.

Ce fut deux jours plus tard que l'auteur de ce Journal contracta un engagement dans le premier bataillon des volontaires de son département, la Lozère.

Il retrouve là des jeunes gens de sa commune, presque tous illettrés, et, malgré des intrigues qu'il narre un peu trop copieusement, il est élu sergent-fourrier moins d'un mois après : il devait être nommé sergent-major par ordre du général Kellermann.

Cette troupe était alors hétéroclite, mal vêtue, « ressemblant à une troupe de paysans ». L'élection des gradés donnait lieu à des incidents, probablement d'ordre politique. Laval est de tendances jacobines. « Le roi avait été guillotiné le 21 janvier, écrit-il, sans que personne dans ce pays n'ait bougé. Cependant, on voyait dans ce qu'on appelait la noblesse des personnages tout différents qu'ils n'étaient avant la chute. »

Ses convictions religieuses sont mises en relief par cette réflexion significative : il trouve scandaleux qu'on ait « béni le drapeau à l'église, de crainte que le diable ne vînt nous l'enlever ».

Il fait partie de l'armée d'Italie dès la campagne de l'an III et y gagne ses galons d'adjudant. Il note qu'à cette époque, « les esprits étaient déjà bien changés au désavantage des

militaires depuis la chute de Robespierre ». La situation de l'armée n'était guère enviable. « On nous distribuait journalièrement douze onces de pain, et une once de riz ; quand ce dernier manquait, on y suppléait par trois onces de bœuf salé, moitié pourri ; puisque les chiens ne voulaient pas en manger, on doit juger de la qualité. J'étais dénué de toutes ressources ; on ne nous payait pas les huit livres en argent par mois que l'on nous donnait à compter du premier germinal an III, époque où les assignats perdirent leur entière valeur. Il fallut donc me serrer le ventre. Si j'avais eu mes bagages, j'aurais pu vendre mes effets, mais je n'avais qu'une chemise sur le corps et il fallait quand je voulais la faire blanchir, rester dans ma chambre sans chemise. Je n'étais pas le seul malheureux, tous les jours il nous mourrait des hommes de la faim. On les trouvait morts sur les routes. Enfin Bonaparte, le sauveur de la France, est venu nous commander. »

Nous avons ainsi des renseignements sur les campagnes d'Italie, et quelques brocards sont lancés contre la population. « Les Italiens, écrit Laval, sont trop imbéciles pour ne pas être joués un jour dans les spectacles français. Les habitants ne sont pas francs, et les campagnards sont assassins. Nous l'avons éprouvé plusieurs fois, car au commencement de notre entrée dans ce pays on nous égorgeait tous les jours des hommes. » Au cours de son récit, l'officier rend compte de la manière suivante des massacres ordonnés par les Vénitiens : « Ils avaient profité de notre absence pour se révolter et égorger cinq cents malheureux malades que nous avions dans les hôpitaux de Vérone. Mais cet assassinat, qui ne pouvait être commis que par des Italiens, leur coûta cher. »

Il faut avouer que les Italiens mettent un certain sadisme à faire coïncider leurs massacres avec les fêtes chrétiennes et, aujourd'hui, il convient d'ajouter aux vêpres siciliennes et aux Pâques véronaises, le Vendredi Saint albanais et le Quinze-Août hellénique.

Dans la campagne d'Orient, Laval assiste à toutes les opérations, y compris l'expédition de Syrie ; il fut blessé à la bataille d'Aboukir. Sa relation offre donc l'intérêt d'un témoin-

gnage. Certes, il n'est guère au courant des questions politiques et nous voulons citer ici pour mémoire son opinion sur les origines de l'expédition d'Égypte.

Bonaparte et l'armée d'Italie auraient été exilés en Égypte à la suite des protestations envoyées par ces troupes contre les agissements des députés de droite groupés à la fin de l'an V (1797) au club de Clichy. « On n'avait pas pu faire périr Bonaparte, ajoute-t-il, à Paris, et on voulait se débarrasser de lui; on le chargea d'une expédition, disait-on, secrète, et c'était dour l'envoyer en Égypte, avec les troupes qui lui paraissaient le plus dévouées et qui avaient servi sous lui en Italie. C'était le parti de Pichegru qui faisait cela pour que ce dernier arrivât plus facilement à son but. »

Ce Journal est rédigé dans une langue invraisemblable que nous n'avons pas cru devoir corriger.

G. W.

CAMPAGNES D'ÉGYPTE ET DE SYRIE
EN FLORÉAL L'AN VI.

On embarqua le 20 (9 mai 1798) (1). Avant d'embarquer, Bonaparte fit former le cercle aux officiers et sous-officiers de la troupe qui se trouvait à Toulon, il nous harangua et nous dit qu'il allait nous conduire dans un pays, qu'aucun soldat ne retournerait en France sans apporter de quoi acheter cinq ou six arpents de terre (2) : « Vous savez, nous dit-il, que je ne vous trompai pas, lorsque je vous conduisis en Italie. Comptez sur ma parole. » La troupe embarqua sans aucun murmure, et lorsque nous fûmes à bord, il nous fit la proclamation qui suit (3).

Le 30 floréal (19 mai), on fit signal d'appareiller. Cela fut fait dans l'instant, et on mit à la voile. Étant sortis du port de Toulon, un vent contraire nous força de rentrer ; une partie du convoi rentra. J'étais sur la frégate la *Sensible* (4). Nous étions trop avant, et le capitaine Bordet, qui la commandait, nous conduisit sous le vent, devant les îles d'Hyères, où nous restâmes tout le lendemain. Le 2 prairial (21 mai), tout le convoi sortit de Toulon et on fit voile sur la Corse.

(1) La 18^e demi-brigade, où servait Laval, appartenait à l'armée d'Italie (DE LA JONQUIÈRE, I, p. 47, 99, 101, 197, 198, 224, 231, 248, 250, 285, 286, 288, 313, 355, 364-366, 416, 491 ; II, p. 15).

(2) Voici un document de plus pour affirmer l'authenticité de cette déclaration : voir la discussion dans DE LA JONQUIÈRE, I, p. 461-465.

(3) Suit ici la proclamation citée dans DE LA JONQUIÈRE, I, p. 463.

(4) Cf. DE LA JONQUIÈRE, I, p. 498, 519 ; GALLI, p. 190.

Arrivés à la hauteur d'Ajaccio, le vent nous manqua. On mit en panne, en attendant un autre convoi qui était parti de Civita-Vecchia. Le convoi n'arriva pas : il avait pris une autre route. Mais néanmoins, nous fûmes forcés de rester huit jours presque dans la même position, n'ayant aucun vent. Quoique notre destination ne nous fût pas connue, tout le monde était content, et l'on n'entendait d'un bâtiment à l'autre que le cri : Vive la République. L'intelligence qui régnait entre les soldats, fantassins et matelots, ne laisse aucun doute sur l'enthousiasme de l'armée.

Le 8 (27 mai), nous avons passé devant l'île Caprari, qui se trouve en face du cap de Casino. Dans la même journée, nous dépassâmes l'île d'Elve (*sic*), l'île Montocrito, qui n'est pas bien éloignée de cette première : on la découvre en passant, et nous laissâmes à notre gauche la Sardaigne.

Le 18 (6 juin), nous découvrîmes l'île de Sicile : le mont Vésuve (*sic*) nous l'indiqua ; nous côtoyâmes l'île Maritimo : c'est une île déserte, où le roi de Naples envoyait ses prisonniers dans le temps (1).

Le 19 (7 juin), en dépassant la Sicile, nous aperçûmes quatre bâtiments danois (2). Notre frégate força de voiles et fut les reconnaître. On les interrogea et on les conduisit à Malte. Ils avaient trouvé notre convoi qui venait de Civita-Vecchia tout près de Malte et en avaient prévenu le capitaine Bordet, qui les avait interrogés. Voyant qu'ils avaient dit vrai, on les lâcha. Ils dirent aussi qu'ils avaient trouvé une division anglaise dans cette mer.

En arrivant le 22 (10 juin) devant Malte, on somma le Grand-Maître de rendre la ville. C'était sans doute arrangé avec Bonaparte, car il ne fit pas beaucoup de résistance. Une partie des chevaliers en fit plus que lui.

(1) DE LA JONQUIÈRE, I, p. 556.

(2) Ce détail paraît inédit.

Cet ordre était divisé entre eux (*sic*) : les Italiens et les Français formaient deux partis, les Français contre les Italiens pour nous ; les Russes et Allemands donnaient dans les deux partis, d'après ce que m'assura un d'eux, passé capitaine dans notre régiment. Le parti opposé se battit lorsque nous débarquâmes, mais il ne tint pas longtemps. On débarqua le 23 (11 juin) et, le même jour, nous fûmes maîtres de la ville, où nous restâmes jusqu'au 30 prairial (18 juin).

DE MALTE.

Quelques maisons souffrirent à notre arrivée, mais l'ordre fut bientôt rétabli et le pillage cessa. On n'aurait pas pillé s'il n'avait pas fallu se battre pour entrer dans la ville. Vous ne devez pas ignorer que l'on n'oublia pas de prendre dans Malte tout ce qui pouvait servir aux pillards qui gouvernaient la République et le leur faire passer. Mais heureusement, la frégate qui fut chargée de cela fut prise ou vendue aux Anglais.

Les troupes du Grand-Maître furent licenciées, mais il fut permis à chacun des soldats de prendre du service dans nos troupes. On embarqua ceux qui voulurent embarquer pour en former une légion, ce qu'on fit en arrivant en Égypte, et on plaça dans ce nouveau corps, qu'on nomma légion maltaise, tous les marins, débris de l'armée navale défaite par les Anglais devant Aboukir.

Le 14 thermidor an VI (2 juillet 1798), soixante-dix chevaliers de Malte, qu'on avait ainsi embarqués, lorsque ce corps fut licencié, la plupart d'entre eux qui avaient porté les armes contre nous dans l'armée de Condé, furent placés dans nos demi-brigades, avec le grade qu'ils avaient reçu dans la leur. Nous reçûmes un capitaine nommé Lafaye (1). Ce fut lui qui me conta la division

(1) De La Faye (DE LA JONQUIÈRE, I, p. 624, n° 1).

qui régnait entre les chevaliers de l'ordre de Malte, comme qui dit ci-contre. Cet officier fut tué à la tête d'une compagnie de grenadiers.

Le capitaine Bordet, commandant la frégate où j'étais embarqué, fut chargé de porter en France les dépouilles de Malte, sous la surveillance d'un général. Ils furent pris par les Anglais et le butin passa dans d'autres mains (1). Les troupes qui étaient sur cette frégate furent embarquées sur d'autres bâtiments et je tombai à l'Esparciat (*sic*) (2).

On mit à la voile le 30 du dit (18 juin) et on fit voile sur l'Égypte. Le 8 messidor (26 juin), nous aperçûmes l'île de Cypre (*sic*) (3). Cette île est très étroite, puisqu'elle n'a que quinze lieues en largeur et qu'elle en a cinquante en longueur. J'y ai aperçu de hautes montagnes où il y avait encore de la neige.

Le 11 (29 juin), nous côtoyâmes la Barbarie. Le 12 (30 juin), nous découvrîmes la tour de Marabout, et le 13 (1^{er} juillet), nous cernâmes le port d'Alexandrie. Le 14 (2 juillet), on débarqua, malgré les efforts d'environ quatre mille Arabes ou Mameloucs.

DE NOTRE ARRIVÉE EN ÉGYPTÉ.

Le débarquement se fit tout près de Marabout. Lorsqu'un certain nombre de troupes eût débarqué, on fila sur Alexandrie, où une foule d'Arabes ou Turcs, habitants de cette ville, nous attendaient sur les remparts de la vieille enceinte. On cerna cette place, on tira quelques coups de canon et ces remparts presque en ruine ne purent plus nous arrêter. On battit la charge

(1) Sur l'aventure de la *Sensible*, voir DE LA JONQUIÈRE, I, p. 642-650.

(2) Le *Spartiate*.

(3) Il s'agit, bien entendu, de la Crète.

et nous fûmes bientôt maîtres de la ville (1). Le chec vint jurer fidélité à Bonaparte et promit de faire entrer le peuple dans l'ordre. Tout s'accommoda et il nous fut permis d'entrer dans la ville, pour aller faire quelques provisions. Nous restâmes devant cette place quatre jours pour attendre que toute l'armée fût débarquée. Nous étions au bivouac. Plusieurs militaires furent mordus par les scorpions, qui sont très communs en Égypte, et surtout dans les ruines de l'ancienne Alexandrie, où nous étions bivouaqués. Mais ils ne sont pas si venimeux qu'en Europe : on n'a qu'à écraser l'insecte sur la plaie qu'il a faite, cela suffit pour guérir, à ne plus sentir de douleur un instant après. On composa aussi une huile pour cela, qui fut un excellent remède.

Les Turcs dominant à Alexandrie, mais on y trouve des Grecs, des Juifs, des Chrétiens, schismatiques et des Coptes.

Le 19 messidor (7 juillet), nous filâmes sur le Grand Caire. Nous couchâmes dans cette route toujours au bivouac. Le premier village que (*sic*) nous nous arrêtâmes fut Berquet (2) : c'était le 20 (8 juillet), à midi. Depuis que nous étions partis d'Alexandrie, nous n'avions pas trouvé de l'eau : on trouva là quatre citernes. Nous formions quatre divisions, d'à peu près neuf mille hommes : on en désigna une à chaque. Mais bientôt elles furent à sec, ou le peu d'eau qui restait ne pouvait plus se boire. J'avais extrêmement soif, je fus obligé de presser de cette boue dans mon mouchoir pour épurer l'eau, pour apaiser ma soif. De là nous marchâmes sur Damannour, où nous arrivâmes le 21 (9 juillet). Nous y avons eu séjour, parce que nous avons trouvé de l'eau, qu'on

(1) Sur le rôle de la 18^e demi-brigade à la prise d'Alexandrie, voir : DE LA JONQUIÈRE, II, p. 46.

(2) Berket-Gitas (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 114). La 18^e demi-brigade dont fait partie Laval, fut incorporée à la division du général Bon (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 132-133 ; voir I, p. 229).

y fait venir du Nil par un canal. Je finis là la galette que j'avais reçue en partant d'Alexandrie, et j'avais encore trente lieues à faire pour arriver au Caire.

N'avoir rien à manger, ne pas connaître la langue du pays ni les usages, vous devez sentir quelle était ma position et celle de mes camarades, qui, comme moi, doivent leur existence aux pastèques, aux melons, que nous trouvâmes le long du Nil.

On ne doit pas douter de la surprise de toute l'armée, qui, d'après une proclamation de notre général, s'attendait aller dans un pays où tout abondait. Il nous parlait des lingots d'or et d'argent. Mais nous aurions été contents de trouver du pain. Voici la proclamation à ce sujet (1).

On trouve autour de la ville (d'Alexandrie) quantité de ruines. La colonne de Pompée qu'on dit avoir été au milieu de la place, se trouve à un quart de lieue de la ville. Les aiguilles de Cléopâtre ne sont pas si éloignées. Il y en a deux, mais il n'y en a qu'une de droite. Je mesurai celle qui est couchée, et je trouvai qu'elle avait dix toises ; le gros bout a vingt pieds en carrure et elle diminue à proportion jusques à la cime, qui n'a que six pieds.

La colonne de Pompée a soixante-dix huit pieds de haut, y compris son piédestal, qui a douze pieds. Le fondement du piédestal a quinze pieds carrés, ce qui lui donne soixante de tour, ou grosseur, ou 225 pieds cubes.

On trouve aussi à une lieue de la ville les catacombes, endroit creusé dans le roc, où l'on avait pratiqué plusieurs chambres. On prétend que du temps qu'on croyait à la métempsychose, on enterrait les morts dans ces souterrains. J'entrai dedans, je parcourus sept chambres.

(1) Ici, citation de l'ordre du jour en date du 10 messidor (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 22).

Je fus avec du feu dans ces sept chambres, je trouvai plusieurs ossements, de toute espèce, d'animaux et des hommes.

Je m'étais arrêté à Damanour : continuons jusques au Caire. Le 23 (11 juillet), nous partîmes de Damanour et continuâmes notre route vers le Nil. Le 24 (12 juillet), nous arrivâmes à Margas (1), où nous trouvâmes le grand fleuve. Chacun de nous, accablé par la soif, fut se désaltérer de cette eau bienfaisante, et nous trouvâmes quelques pastèques dans les champs, qui nous servirent de nourriture.

Un convoi qui avait passé par mer était attendu du côté de Rozete, mais il n'arriva pas et la galette qui était destinée n'arriva qu'au Grand Caire. Ainsi nous fûmes obligés de marcher sans vivres. Les soldats cependant qui n'étaient pas paresseux trouvaient dans les villages, dans des maisons dont les habitants à notre approche étaient partis et suivis des Mameloucs, quelque chose, soit farine, lentilles ou fèves. Mais nous, officiers, nous ne pouvions pas aller piller. Aussi je restai douze jours sans manger que des melons ou des pastèques ; je ne mangeai du pain qu'un jour. J'eus la rencontre en passant devant Chabries (2) de voir une femme sur un toit. Je lui fis signe pour lui demander du pain. Je lui jetai un écu de trois livres ; elle fut m'en chercher environ deux livres. Je lui disais par signe si elle n'en avait pas davantage, mais elle me dit : *la, la, mafich*. On doit bien sentir que je ne fus pas loin avec une si petite provision.

(1) Marqas, au sud de Rahmanieh.

(2) C'est Chobrakhit, où a eu lieu le combat qui va être relaté. La plupart des documents de l'époque donnent *Chebreis* ou *Chebreisse* (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 145).

DE LA BATAILLE DE CHEBRISE.

Nous partîmes de Margas le 24 (12 juillet). Les Mameloucs et Arabes qui depuis notre départ d'Alexandrie ne faisaient qu'inquiéter notre derrière et nous tuaient des hommes à cent pas de la colonne, avaient été nous attendre dans la plaine de Chabriès, où ils avaient, disaient-ils, gagné huit batailles. Mais cette fois-là, ils n'eurent pas le même avantage. Nous les joignîmes le 25 (13 juillet) et cette troupe, quoiqu'elle fût la meilleure cavalerie du monde, disparut, après quelques coups de canon tirés sur leurs premiers essais de charge. Ils n'avaient pas accoutumé de voir des bataillons carrés et nous en formions quatre, un par division. Aussi, disaient-ils, tous les soldats français sont attachés l'un à l'autre.

Nous ne les trouvâmes plus jusqu'au devant de Boulac. Boulac est un faubourg du Caire, cependant un peu séparé de la ville, qui se trouve sur la rive droite du Nil. Les Mameloucs avaient fait un camp retranché sur la rive gauche, en face de ce faubourg, à l'endroit où nous devions passer ce fleuve, et nous attendirent là. Trente-deux pièces de canon de tout calibre et douze mille cavaliers gardaient ce camp. Morabay commandait tout sur cette rive, et Ebrain-Bay commandait un autre camp qu'ils avaient formé du côté de Boulac.

Nous arrivâmes en bataillon carré sur eux et lorsque nous fûmes à portée de canon, on battit la charge. Bonaparte, qui était alors à la division Clebert, dit : « La 18^e et la 32^e font encore de leurs farces » (1). La charge battue, nous arrivons dans leur camp la baïonnette en

(1) Nous rappelons que la division Kléber était à ce moment commandée par le général Dugua. Sur les positions de la division Bon, à laquelle appartient la 18^e demi-brigade (voir : DE LA JONQUIÈRE, II, p. 180, 191-193).

avant. Cette armée prit la fuite. Nous fondons dessus à coup de baïonnettes et la plus grande partie ne trouvant d'autre moyen pour échapper à la mort se jeta dans le Nil à la nage. Mais il en échappa peu, car à mesure qu'ils faisaient des efforts pour nager, la fusillade les atteignait et on ne les voyait plus paraître. Cependant ceux qui eurent le temps de monter à cheval tâchèrent de se sauver du côté de la Haute-Égypte. Mais sur douze mille, tout au plus s'il s'en sauva quatre mille. Tout le reste fut tué ou noyé.

Ce fut le 4 thermidor (22 juillet) que nous gagnâmes cette bataille, appelée des Pyramides, et que nous nous rendîmes les maîtres de l'Égypte inférieure. La Haute-Égypte fut quelque temps sans nous appartenir. Morabay s'y était retiré avec le reste de ses troupes, où le général Desés l'avait suivi avec sa division. Ils eurent plusieurs affaires ensemble, et Morabay finit par demander un accommodement au général Clébert. Bonaparte était déjà parti pour la France. Il fut conclu entre eux que Mora paierait un million par an aux Français et qu'il resterait la Haute-Égypte, où il resterait tranquille.

Ebrain-Bay, qui commandait du côté de Boulac, fut chassé par une division qui avait passé le Nil à Maheta Cally et fut obligé de se retirer en Syrie. Cette même division le poursuivit jusques à Chatié dans le désert de l'Arabie Pétrée, et il n'osa se montrer que lorsque le Grand Seigneur envoya le Grand Vizir avec des troupes au secours de l'Égypte. Cela ne tarda pas, parce que le gouvernement français, qui nous avait envoyés dans ce pays pour nous perdre, s'était bien gardé de prévenir le Grand Seigneur de ce que nous allions faire.

DE NOTRE ARRIVÉE AU CAIRE.

Nous entrâmes dans le Grand Caire le 6 (24 juillet). Tout le peuple était dans la plus grande consternation.

Ils savaient ce qui leur était arrivé sous le gouvernement des Mameloucs, mais ils ne savaient pas ce qu'ils deviendraient sous le gouvernement des Français. D'un autre côté, la mort de tant de Mameloucs, presque tous mariés dans la ville, les affectaient beaucoup et les indisposaient envers nous, qui étions la cause de leur mort. Aussi les premiers jours, nous ne trouvions rien dans la ville : tout était fermé.

Peu à peu nous nous rapprochâmes des Turcs et chacun lia connaissance avec qui il put, pour tâcher d'avoir de quoi manger, et par là nous parvînmes à avoir tout ce qui nous était nécessaire pour vivre. Une fois que les marchands s'aperçurent que nous payions bien, ils nous appelaient pour nous décider à acheter quelque chose.

Il fallut du temps pour apprendre un peu la langue arabe ; quelques juifs qui parlaient un peu italien nous en faisaient l'explication et nous servaient souvent d'interprètes.

Les usages des habitants du Nil sont tout opposés à ceux d'Europe. Les Turcs tiennent leurs femmes cloîtrées et ceux qui sont riches en ont tant qu'ils veulent.

Ceux-ci ont une femme légitime qu'ils appellent leur favorite. Celle-ci n'est pas achetée. Un Turc qui désire se marier avec la fille d'un autre la lui demande en mariage. Les conclusions faites, ils font durer la fête selon leurs moyens, mais ordinairement elle dure huit jours. Tous les jours de fêtes, les amies et parentes de la mariée sortent avec elle, précédées d'une musique composée de musettes et de hautbois et un tambour de basque. Entre cette musique et les femmes, on fait marcher tous les bestiaux que le père donne pour dot à sa fille. Ces animaux sont conduits par des esclaves qui lui sont aussi donnés. Suit après la nouvelle mariée, qui marche les yeux bandés, et conduite par quatre dames de sa suite, qui portent un dais sous lequel marche la pucelle.

Les pauvres en agissent différemment. Lorsqu'un turc croit avoir assez d'argent pour payer la fille d'un autre

qui lui fait plaisir ; il la demande au père, ils conviennent ensemble. Ce dernier reçoit l'argent convenu et l'autre prend la fille, qu'il est libre de renvoyer s'il n'en est pas content. Mais l'argent qu'il a donné est perdu pour lui.

Les turques sont toujours voilées et, avant notre arrivée en Égypte, il n'était pas permis à une femme de sortir sans voile. Elles affectent de beaux sourcils bien noirs : lorsqu'ils ne le sont pas, elles emploient l'art et les noircissent elles-mêmes.

Le peuple est très fanatisé. L'Alcoran est mieux suivi en Turquie que l'Évangile en France. Les femmes surtout quoiqu'il leur soit défendu d'entrer dans les mosquées, ont une grande vénération pour le Prophète Mahomet et croiraient commettre un grand crime si elles quittaient le voile devant d'autres hommes que ceux à qui elles appartiennent.

L'Égypte est divisée en deux parties qu'on nomme la Haute et Basse Égypte. Les usages sont à peu près les mêmes. Le peuple, quoique sobre dans leur manger, est robuste, les hommes très nerveux, les femmes très vigoureuses. Il est même étonnant d'après le peu de soin qu'on prend des enfants dans leur bas âge que ces mêmes enfants deviennent si robustes. Car dans ce pays-là, lorsqu'un enfant vient au monde, on le couvre d'un mauvais linge et on le couche sur une mauvaise natte, sans le mailloter comme on fait en Europe. Et, lorsqu'il peut se traîner, cet enfant se roule sur cette natte sans que la mère lui prête d'autre secours que celui du lait, qu'elle lui donne quand elle connaît qu'il en a besoin. Cela n'empêche pas qu'il est fort rare de trouver un homme contrefait ni du corps ni des membres dans l'Égypte. Cependant les enfants, mal soignés, restent jusques à l'âge de huit à dix ans sans promettre grand chose. Mais une fois qu'ils peuvent se passer de la mère, et qu'ils peuvent aller paître le trèfle, comme font les bœufs, ils sont sauvés. (Les Turcs sèment du trèfle exprès

pour leur nourriture dans une saison ; ils mangent la feuille des raves, bien loin d'en manger la racine.)

Il ne pleut jamais dans ce pays-là, cependant l'Égypte est très fertile. Le débordement du Nil qui commence à croître au mois d'août et qui arrose les plus belles plaines du monde pendant trois mois, les fertilise tellement que le cultivateur n'a qu'à semer son grain, à mesure que l'eau se retire, sans labourer. Il fait sa moisson dans trois mois.

On récolte toutes sortes de grains et beaucoup de lin, de l'indigo et beaucoup de cannes à sucre. La Haute-Égypte fournit aussi beaucoup d'essence de rose. Les Arabes bédouins, qui veut dire voleurs, élèvent beaucoup de bêtes à laine et de beaux chevaux. On fabrique de beaux châles du poil des chameaux, qui sont aussi très communs : les mêmes Arabes en élèvent une grande quantité, qu'ils commercent avec les Arabes cultivateurs ou habitants du pays. Les Bédouins n'habitent que dans les déserts par tribus et vivent eux et leurs troupeaux de ce qu'ils font contribuer aux habitants.

On trouve au Caire différents ouvrages qui flattent la curiosité, entre autres le puits de Joseph, qui a dix-huit toises de profondeur. On se sert d'une mécanique qu'on fait tourner par des bœufs, pour en sortir l'eau. On peut descendre de deux à deux jusques au milieu, où se trouve un rouage que deux bœufs font tourner, pour monter l'eau à cette même hauteur. Un second rouage qui est placé tout à l'entrée, la sort entièrement et des canaux la divisent dans la citadelle. Cette eau est saumâtre et mauvaise à boire, cependant on en boit, mais elle sert plus pour les bains que pour toute autre chose.

On trouve encore à la citadelle le temple de Pharaon qui était supporté par trente-six colonnes de granit, qui existent encore et qui ont cinq toises et demie de haut. Le couvert est tombé mais on voit encore sur les corniches les hiéroglyphes dont on se servait dans ce temps.

On trouve à l'ouest du Caire les pyramides qui sont à deux lieues de la ville. Ces masses de pierre faisaient partie des sept merveilles du monde. Elles sont bâties en pierres de taille artistement posées. J'ai toisé la plus grande et j'ai trouvé qu'elle avait cent toises carrées, c'est-à-dire quatre cents toises de tour à son fondement. Elle a cent toises de hauteur et on peut y monter les degrés qui laissent les pierres de la manière qu'elles sont placées. Chaque pierre forme un escalier de trois pieds de haut, de manière que les cent toises carrées sont réduites au haut de la pyramide à trois. On entre dans cette pyramide par une mauvaise porte que les sables qu'y ont apporté les vents ont presque comblée.

Sitôt que nous fûmes maîtres de l'Égypte, on tâcha d'organiser les administrations. On plaça des généraux gouverneurs des provinces, des chefs et commandants et des capitaines pour commander les forts, d'autres commandants des places ou des sections. Chacun dans sa place sut tirer son épingle du jeu, la plupart firent des bonnes affaires. Mais quand il s'agissait de passer en France pour y aller jouir de ses rapines, bien souvent ils étaient pris par les pirates anglais qui les dépouillaient de tout. C'est arrivé à plusieurs.

On fouilla les maisons des Mameloucs et on prit tout ce qu'elles renfermaient. Chaque général ou employé dans la ville du Caire meubla une maison, et quand chacun eut pris ce qui lui fit plaisir, on forma un magasin de tout ce qui resta. Ce magasin servait à monter les maisons de ceux qui parvenaient au grade de général.

On établit des fabriques d'eau-de-vie, qu'on faisait avec la datte. C'est un fruit très commun dans ce pays ; il n'y en a presque pas d'autre. Cependant on trouve quelques abricots, pêches, figues et raisins très mauvais. La banane est fort bonne, mais on en recueille peu.

Toutes les sectes sont permises au Grand Caire, mais chacune a son quartier où elle habite. Les caravaniers amènent beaucoup de marchandises dans la ville, qu'ils

tirent des Indes, ce qui fait le commerce de cette ville. Il arrive tous les ans dans le bazar du Caire une grande quantité de noirs, de négresses, qui y sont vendus au plus offrant. J'en traitai une qui me coûta trois cents livres tournois.

DE LA RÉVOLTE DU CAIRE.

Les musulmans se voient accablés par les contributions, ne nous voient pas de bon œil, et résolurent de nous égorger. Bonaparte en fut instruit, donna ordre à tous les Français en Égypte de s'armer d'un sabre et d'un fusil, et qu'il ne sortirait jamais de chez lui sans avoir son sabre. On forma une garde nationale de tous les Européens qui habitaient la ville.

Les Checs musulmans avaient fait entrer dans la ville plusieurs tribus d'Arabes bédouins pour soutenir leur parti, et le 30 vendémiaire an VII (21 octobre), toute la populace se rassembla dans la grande mosquée.

Le général Dupuis, commandant la place, fut avec quelques cavaliers d'escorte reconnaître ce rassemblement. On tira quelques coups de fusil sur lui. Il se retira. En se retirant, trouva un autre rassemblement. Il voulut le charger, il fut tué de coups de lance.

Aussitôt la générale battit dans toute la ville. Chacun court aux armes, on marche sur cette foule, qui avait déjà construit des retranchements autour de la mosquée. On tue, on égorge tout ce qui est trouvé en armes. Ce tumulte dura jusques au 3 brumaire (24 octobre), qu'on fut obligé de tirer des bombes sur la mosquée où ils étaient enfermés pour les disperser. On aurait pu entrer dedans, mais il aurait péri des Français et les femmes en Égypte n'en font pas. Tout fut tranquille le quatrième jour. Il périt dans cette affaire six mille Turcs, très peu de Français.

Bonaparte interdit leur divan (c'est-à-dire leur gouvernement). Il leur dit que les musulmans n'étaient plus

rien en Égypte, puisque les chefs du divan avaient voulu faire égorger les Français. Leur salle d'audience fut fermée; on arrêta les principaux chefs de la révolte, qui furent fusillés ainsi que plusieurs prisonniers que nous fîmes quand ils sortaient de la mosquée. La plupart étaient des Arabes voleurs.

La mort de plusieurs Turcs porta la terreur dans l'esprit du peuple et il devint plus tranquille. Aussi Bonaparte, à son retour de Syrie, leur rendit leur divan et voici la proclamation qu'il leur fit en le leur rendant (1).

Le bataillon dont je faisais partie reçut l'ordre le 18 frimaire (8 décembre) de partir sous les ordres de l'adjudant commandant Boyer (2), pour aller dans la province du Foujoul (3), dans la Haute-Égypte pour faire rentrer les contributions. Je parcourus toute la province d'un village à l'autre avec le bataillon. Médine est la capitale de cette province, où je trouvai plusieurs chrétiens, mais qui n'ont pas les mêmes usages qu'en France.

(1) Suit la proclamation publiée dans *Histoire scientifique*, I, p. 266. C'est par un lapsus que Laval, en fournissant une fausse date, 7 pluviôse an VII (26 janvier 1799), prétend qu'elle est postérieure à l'expédition de Syrie : ce document fut rendu public dans les derniers jours de frimaire (milieu de décembre 1798).

Vers la fin, au moment où Bonaparte déclare « les efforts humains ne peuvent rien contre moi », Laval écrit en note : « Il n'avait point prévu ce qui lui arriva le jour que Louis XVIII le démonétisa (Le pauvre diable) ! »

(2) « L'adjudant général Boyer fut envoyé dans le Fayoum, avec le 2^e bataillon de la 18^e de ligne et une pièce de canon. Il avait mission d'organiser cette province, de la parcourir avec toute sa colonne, marchant toujours réuni et de lever le *miri*, dans un délai de 8 à 10 jours » (DE LA JONQUIÈRE, III, p. 363-364).

(3) Le Fayoum.

Les ruines d'Arciloé (1) sont tout près de Médine, mais on n'y voit qu'un vaste décombre. La province du Foyoul est arrosée par un canal qui porte l'eau du Nil. Ce canal porte le nom de Joseph. Ce pays est très fertile et produit toute espèce de grains.

Le 6 nivôse (26 décembre), je fus voir la pyramide d'Ouaras (2) qui se trouve à deux lieues de Médine. On trouve en allant une ancienne écluse ruinée qui servait sans doute à faire monter l'eau du canal de Joseph pour arroser une immense plaine inculte qui l'avoisine.

On trouve à Ouaras un vieux pont porté par sept arcades sous lesquelles passe une partie du canal de Joseph.

La pyramide que l'on trouve à Ouaras est dans la forme de celles du Caire, mais elle fut bâtie en briques. Elle est presque démolie, on peut y monter de tous côtés. Elle a cinquante toises carrées et s'élève à vingt toises. Je n'y ai pas vu de portes, les sables portés par les vents doivent l'avoir comblée. Il paraît que c'était là le tombeau des rois de cette province dans le temps.

En faisant notre tournée pour faire rentrer les contributions le 17 (7 décembre), nous couchâmes à Senory. Je fus de là à Bojocola voir les ruines d'un temple qu'on dit de Pharaon. Je n'y ai remarqué que les belles colonnes de granit qui ne servent à rien et que nos artistes français emploieraient à de beaux ouvrages. On trouve à Senoro un grand bassin qui reçoit les eaux du canal de Joseph. Au-dessous de ce bassin sont plusieurs ruines qui représentent les décombres de plusieurs moulins ou autres manufactures.

Le 21 (11 décembre), nous sommes arrivés à Rissé. Je partis de là avec un détachement du bataillon et je fus escorter le général Boyer et un savant qui allaient visiter le château Carion, qui se trouve à quatre lieues

(1) Arsinoé. — (2) Haouarah.

de Rissé, dans un grand désert qu'il faut six heures pour le traverser. En allant, on trouve plusieurs ruines des villages qui peuplaient le désert dans le temps. Tout près du château Carron sont celles d'une ville, du moins elles sont très étendues, et on voit encore des murs entiers, des maisons bâties artistement. Les ruines se propagent d'une demi-lieue jusques au château.

Le château est tombé en ruine. Entre autres choses, on y remarque encore dans une chambre une statue qui représente un monstre, sur la tête duquel étaient deux cornes d'environ trois pieds de longueur. La grandeur du château, ou plutôt maison de force, est de quinze toises de longueur sur dix de largeur. Il fut bâti en pierres de taille, que les vents ont presque rongées du côté du nord.

L'entresol forme quatre chambres, dont les quatre correspondent ensemble. Chaque chambre a vingt pieds carrés. Sur la porte de chaque est une grande figure monstrueuse et ailée. A droite et à gauche du château, à côté des chambres sont des cachots. Je n'ai pas pu voir le pavé par la trop grande quantité de ruines. Le haut du plancher de chaque chambre est sept pierres d'environ trois pieds de largeur et de la longueur de la chambre.

(à suivre.)

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
ARCACHE (Jeanne), <i>Départs</i>	366
ASSEM (Ismet), <i>Poèmes</i>	456
AXÉLOS (Céline), <i>Poèmes</i>	351
COSSERY (Albert), <i>Les affamés ne rêvent que de pain</i>	190
GOAR (Lilian), <i>Prisme</i>	469
GODEL (Roger), <i>L'humanité veut des hommes</i>	517
GUEVEL (Jean le), <i>La fellaha et l'étranger</i>	291
— <i>Moisson 1940</i>	29
HABIB (Yvette), <i>La Belle au Bois Dormant</i>	266
— <i>Promenade à travers les fouilles de Touna el-Gabal</i>	552
EL-KAYEM (Henri), <i>Poèmes</i>	573
LAFORGE (Andrée), <i>Désert</i>	379
TEYMOUR (Mahmoud), <i>Le chat Fefel</i>	459
WIET (Gaston), <i>Traduction de « Les ricanements de Satan » (Salah el-din Zuhni)</i> ..	294
ZUHNI (Salah el-Din), <i>Les ricanements de Satan</i>	294
*** <i>La Paix du Soir</i>	65, 115, 217

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

DEWAR (Willoughby), <i>France quand même</i>	213
GAULLE (Général DE), <i>L'avènement de la force mécanique</i> ...	101
GRANDJEAN, <i>Mémoire inédit sur l'Expédition d'Égypte</i>	37, 168, 268, 381, 479

	Pages.
GUICHARD (Léon), <i>Sur le Livre des Jours</i>	137
JOUGUET (Pierre), <i>L'Athènes de Périclès et les destinées de la</i> <i>Grèce</i>	9, 141, 238
LAVAL (Lieutenant), <i>Mémoire inédit sur l'Expédition d'Égypte</i>	611
LEPRETTE (Fernand), <i>En lisant « La Paix du Soir »</i>	353
MINOST (E), <i>Le problème de la population en Égypte</i>	316
NAGHI (M.), <i>Art et dictature</i>	163
PAPADOPOULO (Alexandre), <i>Un philosophe entre deux défaites</i>	301, 425, 575
PIANKOFF (A.), <i>Le « Livre du Jour » et le « Livre de la Nuit »</i> <i>des anciens Égyptiens</i>	340
SACOPOULO (Marina), <i>La dernière saison musicale</i>	96
SELLON (Hugh), <i>Réflexions sur une défaite</i>	416
WIET (Gaston), <i>Coup d'œil sur la question sociale</i>	3
— <i>Deux Mémoires inédits sur l'Expédition</i> <i>d'Égypte</i> ..	37, 168, 268, 381, 479, 611
— <i>Une page d'histoire</i>	529
— <i>Les prodromes de l'agression italienne contre</i> <i>la Grèce</i>	472
— <i>Mohammed Ali</i>	405
— <i>Les Trois Contes de l'Amour et de la Mort</i>	607

ZIBIB

BRANDY

RHUM

LIQUEURS



VERMOUTH

TRIPLE SEC

DRY GIN

VIN DE TABLE

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.